IMAGES

No. 677 — LE CAIRE (EGYPTE) 31 AOUT 1941

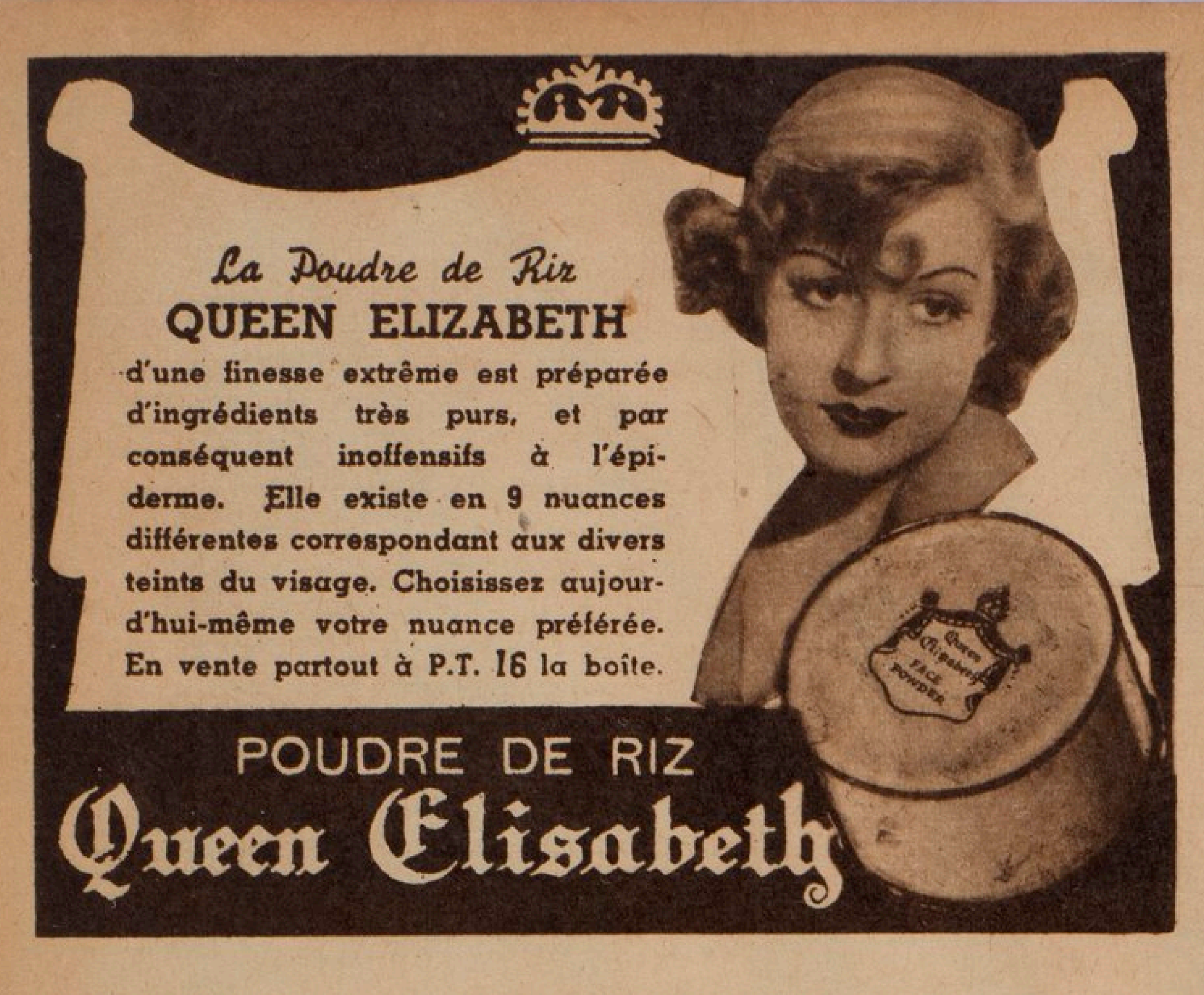
L'AMERIQUE DANS LA GUERRE

Le 7 décembre 1941 a été la date saillante de la troisième année de guerre. Avec son potentiel de guerre formidable, l'Amérique est venue se joindre à la cause alliée. Voici, défilant à New-York, à l'occasion du « Jour de l'Armée », des forces américaines, en route pour les différents théâtres des opérations.

NUMERO SPECIAL

3 années de guerre

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres







Nos lecteurs écrivent..

Que dois-je faire, Horatius ?

Dans le bureau où je travaille, j'ai fait la connaissance d'une jeune employée qui me plaît d'une manière particulière. Elle semble, elle aussi, s'intéresser à moi et elle m'a même révélé des détails sur mon passé qui m'ont étonné. Cependant je ne l'avais jamais vue auparavant. Puis-je, par ces données, croire que la jeune fille m'aime aussi ? Je suis bien perplexe et bien troublé aussi.

● *Il est certain que votre jeune amie a un penchant pour vous et s'intéresse à vos faits et gestes comme elle ne le ferait pas si vous lui étiez indifférent. A vous donc de vous déclarer et de lui faire connaître vos sentiments.*

Zouzou

J'aime profondément un jeune homme qui, ne s'étant pas déclaré jusqu'aujourd'hui, a fait comprendre à des amis communs qu'il me vouait une affection très vive. Mais je sais dûment qu'il aime une autre jeune fille. J'en souffre cruellement, Horatius, et voudrais un conseil de vous.

● *Mais, ma petite, la chose est très simple. S'il vous aime véritablement, ce jeune homme ne tardera pas à se déclarer. Soyez avec lui coquette et voyez ses réflexes. Une femme est toujours assez fine pour se rendre compte de l'effet qu'elle produit sur un homme. En ce qui concerne la jeune fille en question, vous n'avez aucune preuve qu'il en est véritablement amoureux. Peut-être n'est-ce qu'un flirt léger et sans conséquence aucune.*

Lecteur vorace

J'adore la lecture et il est peu d'auteurs français dont je n'ai lu une partie des œuvres. Mais il en est un sur lequel je voudrais avoir des renseignements précis ; Joris Karl Huysmans. Pourriez-vous, cher Horatius, m'éclairer à son sujet ?

● *Ce romancier, fils d'artistes hollandais, est né à Paris en 1848. Ayant écrit d'abord quelques poèmes, il ne tarda pas à se faire un nom dans le roman réaliste avec* Marthe, histoire d'une fille; Les sœurs Vatard, Croquis parisien, En ménage, A vau-l'eau. *Il publia aussi plusieurs critiques d'art. Il se distingue par sa minutie d'observation et un art de peindre les caractères humains avec beaucoup de précision.*

Je veux être médecin

J'ai infiniment de goût pour la médecine et mes parents me destinent à la carrière d'ingénieur. Venant de terminer mes études, je vous prie de me dire, Horatius, si je dois suivre la carrière à laquelle ma famille me destine ou, au contraire, m'entêter dans ma décision de devenir médecin.

● *Certes, la médecine est une très belle carrière, et soulager les misères de ses semblables procure une très grande satisfaction. Mais vos parents craignent probablement pour vous une vie de sacrifices continuels, au détriment d'une santé qui, de votre propre aveu, est plutôt fragile. Voilà pourquoi ils veulent vous en écarter, et ils ont sans doute raison. Le médecin ne vit pas pour lui, mais pour les autres, et j'en connais qui, même arrivés à un âge avancé et ne jouissant plus que d'une très petite santé, doivent se réveiller plusieurs fois chaque nuit pour courir au chevet d'un malade. Si vous étiez de constitution forte, je vous aurais pressé de suivre cette carrière. Mais écoutez plutôt les conseils de votre famille qui sait mieux que vous le métier qui convient à votre tempérament.*

Mise au point

C'est toujours avec un vif intérêt que je lis votre revue. Mais dans un récent article sur les hymnes nationaux, il s'est glissé une erreur concernant la date de la guerre de la libération grecque. Vous savez bien que les Grecs, après quatre siècles d'esclavage, se révoltèrent contre l'Empire ottoman, le 21 mars 1821 et non pas en 1884, comme vous l'indiquez dans votre article. L'hymne national grec a été composé en 1823 par le poète national grec Denis Solomos.

Avec mes remerciements, etc...

M.S.

● *Dont acte.*

HORATIUS



L'ÉCRAN de la Semaine

QUEL NOM donner à cette guerre

Le président Roosevelt serait désireux de trouver un nom qui convienne à la guerre actuelle. Plusieurs suggestions lui ont été faites : « La guerre mondiale n° 2 », « La guerre des continents », « La guerre contre les dictateurs », « La guerre démocratique », etc., mais aucune d'entre elles n'a été jugée satisfaisante. La fièvre belliqueuse, qui, il y a un quart de siècle, a secoué si profondément une partie des peuples de la terre, n'avait certainement pas usurpé le nom de guerre mondiale qui lui avait été généralement donné. Cependant, à la lueur des événements actuels, on reconnaît que cette formidable conflagration fut proprement européenne.

Les hostilités présentes, qui se sont étendues à toutes les régions du globe, méritent cette fois incontestablement le titre de « conflit mondial » : les cinq continents sont en pleine effervescence, tandis que les étendues illimitées de l'Atlantique et du Pacifique sont sillonnées de bâtiments adverses qui se recherchent pour se détruire.

Ce caractère d'universalité d'un embrasement général, qui a dissocié le rythme de la vie internationale, amène ses conséquences les plus immédiates et les plus visibles dans la conduite de la guerre. Pour la première fois depuis que les hommes se battent entre eux, c'est-à-dire depuis qu'ils existent, une action entreprise sur un point du globe retentit jusqu'aux antipodes, et une bataille gagnée ou perdue dans l'Europe septentrionale modifie l'équilibre des forces en Extrême-Orient et vice-versa.

Aussi, n'est-il pas exclu de penser que les historiens de demain, lorsqu'ils auront à désigner ces deux guerres séparées par un armistice de vingt ans, emploieront pour la première le nom de « guerre européenne » ou « continentale » et pour la seconde celui très approprié de « guerre mondiale ».

Ce point étant élucidé, reste à établir quelle est la portée des moyens de la guerre moderne. Le fait caractéristique de l'époque présente, vue sous l'angle militaire, c'est que les instruments de la guerre moderne ont accru largement le rayon d'action des armées, sans que celui-ci dépasse toutefois les dimensions d'un continent ou d'un océan.

La limite paraît être indiquée par les résultats obtenus par les puissances de l'Axe en Cyrénaïque et par le Japon en Extrême-Orient : l'Allemagne et l'Italie, malgré leur infériorité navale, sont parvenues à faire passer en Afrique du Nord un corps expéditionnaire important, mais sa formation et son entretien ont exigé de leur part des efforts intenses et de gros sacrifices. Le Japon, utilisant une flotte commerciale récemment construite et disposant de formations aériennes dont les bases d'envol se déplacent rapidement sur des porte-avions, a pu étendre son offensive et effectuer des débarquements sur les côtes du Pacifique occidental. Ainsi les moyens de la guerre moderne sont à l'échelle d'un continent ou d'un océan. Il faut conclure donc qu'à notre époque, le stade de la stratégie mondiale n'a pas encore été atteint. La guerre actuelle qui mérite d'être appelée guerre mondiale, en raison de la coexistence de théâtres d'opérations dans tous les continents, ne réalise son maximum de rendement que sur le plan continental. Elle ne peut être conduite pour le moment dans de bonnes conditions sur un domaine englobant toute la surface de la terre.

La guerre et les astrologues de l'ancienne Égypte

Les astrologues et les prêtres de l'ancienne Egypte avaient remarqué que certaines dates de l'année présentaient des particularités originales. Toutes les maladies contractées à ces dates, toutes les affaires entreprises en ces jours étaient vouées à un développement imprévu et généralement néfaste.

Ces jours fatidiques qu'on appelle « jours égyptiaques » sont au nombre de deux par mois, sauf en juillet et en août où il y en a trois. En voici la liste que nous ont laissé les astrologues de l'antiquité :

31 Janvier 1-25, février 4-20, mars 1-28, avril 10-20, mai 3-25, juin 10-16, juillet 13-22-23, août 1-30-31, septembre 3-21, octobre 3-22, novembre 5-28, décembre 7-22.

Nous y relevons plusieurs dates de jours égyptiaques, qui marquent des événements capitaux de cette guerre :

31 août : attaque de la Pologne.

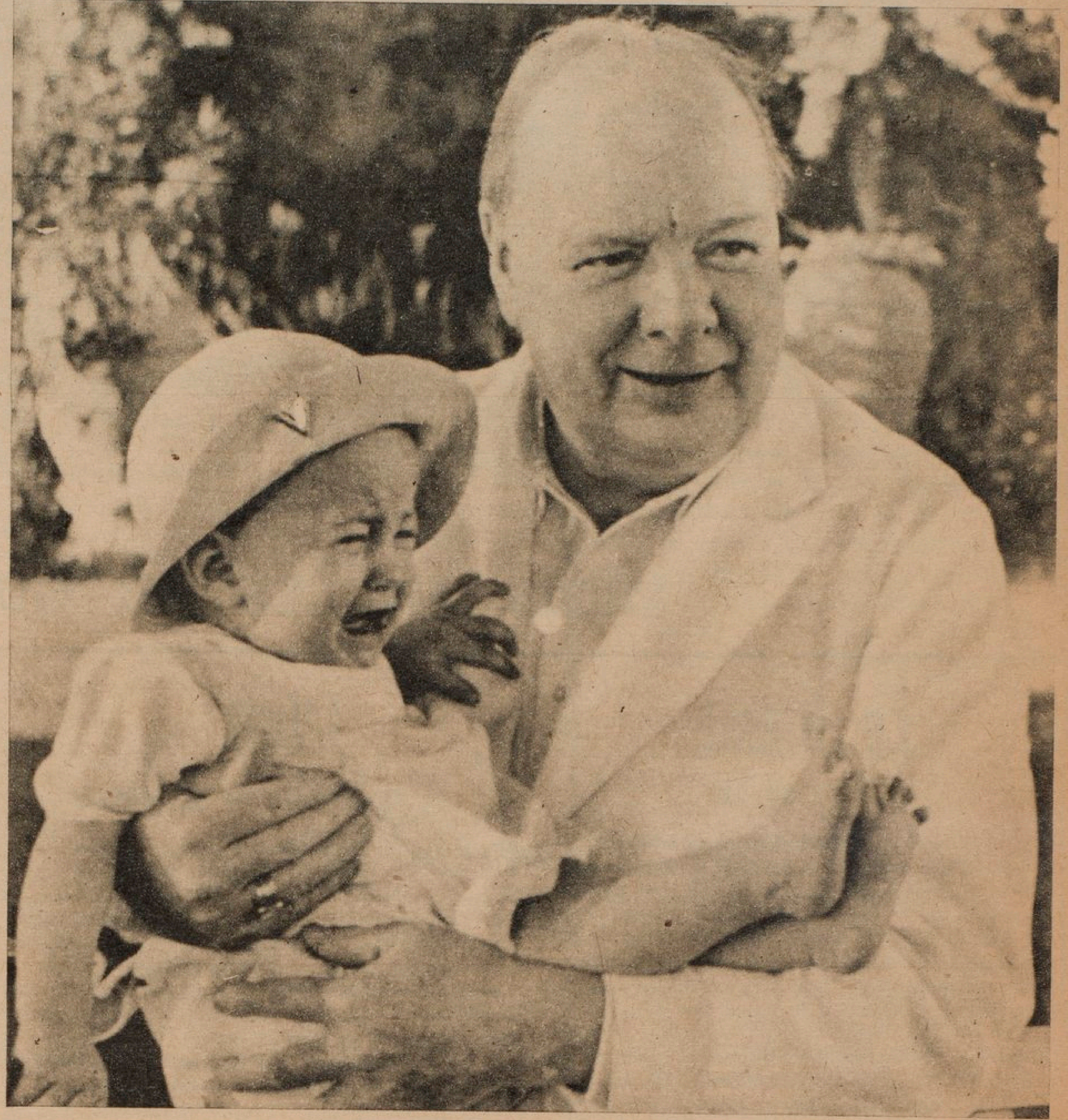
3 septembre : déclaration de guerre de l'Angleterre et de la France à l'Allemagne.

7 décembre : agression japonaise dans le Pacifique.

10 avril : invasion du Danemark et de la Norvège.

10 juin : entrée en guerre de l'Italie.

Ces coïncidences ne sont-elles pas curieuses ?



L'ART D'ETRE GRAND-PERE

Les soucis de la guerre n'empêchent pas M. Churchill de se souvenir qu'il est père et grand-père. Entre une conférence militaire et une visite au front, le Premier se délasse pendant quelques instants dans les jardins de l'ambassade britannique au Caire. Le bébé qu'il tient dans ses bras, et qui n'a pas l'air content, c'est le jeune Victor, fils de Sir Miles et de Lady Lampson.



LE GENERAL DE GAULLE DANS LE PROCHE-ORIENT

La troisième année de guerre se conclut sur la célébration d'un anniversaire glorieux entre tous pour l'Empire français. Les 26, 27 et 28 août 1940, l'Afrique-Equatoriale française se ralliait à l'étendard de Lorraine et décidait la continuation de la guerre, sous les ordres du général de Gaulle, jusqu'à la complète libération du sol français. L'histoire de France s'est enrichie des « trois glorieuses d'Afrique ». Depuis cette date, la France Combattante a été présente sur tous les fronts d'Orient. En Afrique, où les hommes du général de Gaulle combattirent vaillamment à Keren, à Massaouah, à Koufra, à Morzouk. L'épopée de Bir Hakeim, qui suscita l'admiration du monde envers les héros commandés par le général Kœnig, demeurera comme un témoignage de la vaillance française. En Asie Mineure, où ils prirent une part active à la campagne de Syrie. Le général de Gaulle, âme de la France Combattante, est venu féliciter ses fidèles Français. Leurs exploits honorent la France et l'humanité. De Gaulle peut être fier de ses soldats, de ses marins et de ses aviateurs. Notre photo représente le général de Gaulle passant en revue les marins de « La Moqueuse », unité française combattante.

Le duc de Kent

MORT EN SERVICE COMMANDÉ

Avec le duc de Kent, frère de Sa Majesté le Roi George VI d'Angleterre, qui vient de mourir dans un accident d'aviation, disparaît une des figures les plus sympathiques de la famille royale. Moins dynamique peut-être que le duc de Windsor, son frère aîné, moins voyageur que le duc de Gloucester, qui venait après lui, Georges Edouard, Alexandre Edmond, duc de Kent, était pour les Anglais comme l'enfant chéri de la maison, celui qui préfère la douceur de la terre natale aux lointaines aventures de l'étranger. Peu de physionomies étaient aussi avenantes que la sienne. Ce prince avait le sourire. Il reflétait un peu, par ces temps inhumains, les joies tranquilles de son foyer — lequel était un foyer modèle. M. Roosevelt, qui le recevait il y a quelques mois à la Maison-Blanche, n'a trouvé qu'un mot pour le décrire : « Il est exactement comme son frère : aimable et tranquille ».

Non pas qu'il aimât l'oisiveté ou simplement le repos. N'eût été l'état de sa santé, il serait sans doute devenu marin. Il avait pris du service sur la Royal Navy. On l'appelait P.G. Ses camarades trouvaient que « Prince George » était trop long, et il les avait lui-même dispensés de lui servir continuellement son titre. Il avait des goûts simples et la manière directe qui met à l'aise les plus timides. La dernière manifestation publique de son activité a été ce voyage au Canada où il était allé inspecter les jeunes pilotes qu'on y instruisait suivant le plan de l' « Empire Training Scheme ». Il avait franchi l'Atlantique sur un bombardier. Invité à passer un week-end en Amérique, il se rendit en avion de Montréal à Washington.

Le duc de Kent avait épousé la princesse Marina de Grèce qu'il avait connue en Yougoslavie. Il avait fait un mariage d'amour. La duchesse de Kent, que Sa Majesté la Reine Mary prit vite en très grande affection, devint une des personnalités les plus aimées du peuple britannique. Londres lui fit, à son arrivée en Angleterre, une réception inoubliable.

Stalingrad

SE DÉFENDRA JUSQU'AU BOUT

La ville de Stalingrad a une importance multiple, tant aux yeux des Russes qu'à ceux des Allemands.

Tout d'abord, c'est une position stratégique de premier ordre, qui commande la navigation dans la Volga.

En 1918, lors de la Révolution en Russie, Tsaritsine devint un centre d'action pour les Blancs contre les Rouges. En ce temps-là, les Allemands s'avançaient en Ukraine et les Tsaristes de Denikine menaçaient les arrières de troupes communistes par Tsaritsine. Un révolutionnaire qui n'était pas un soldat, Klimenty Vorochilov, se trouve, par hasard, au milieu d'une troupe de paysans armés qui cherchaient un chef. Ils le reconnaissent pour un prolétarien zélé.

— Klim, sois notre chef ! crient-ils.

Il conduisit ses hommes vers Tsaritsine, où Lénine avait envoyé Staline pour chasser les Blancs et organiser la défense de la Volga.

Les deux hommes se rencontrent. Staline dresse les plans ; Vorochilov les exécute. La ville est emportée, les Blancs massacrés et Staline et Vorochilov, l'ancien moine devenu stratège et l'ancien ouvrier devenu tacticien, s'y installent. Les Blancs se regroupent et reviennent à la charge. C'est le siège de Tsaritsine. Vorochilov se surpasse. Il crie, tempête, charge à la tête de ses cavaliers, se démène comme un diable. Staline, lui, calme et imperturbable, continue de dresser des plans que son ami exécute. C'est enfin la victoire. Les deux camarades rentrent à Moscou où les attend Lénine pour les féliciter. Tsaritsine deviendra Stalingrad, pour immortaliser la défense héroïque. Stalingrad, ville industrielle de première importance, compte maintenant 145.000 habitants. C'est le centre de la production de l'acier de la région. Staline a ordonné de défendre « sa ville » en 1942 avec la même énergie farouche qu'il déploya lui-même pour la défendre en 1918. Pas plus qu'ils n'ont pris Tsaritsine dans l'autre guerre, les Allemands, souhaitons-le, ne s'empareront pas de Stalingrad.



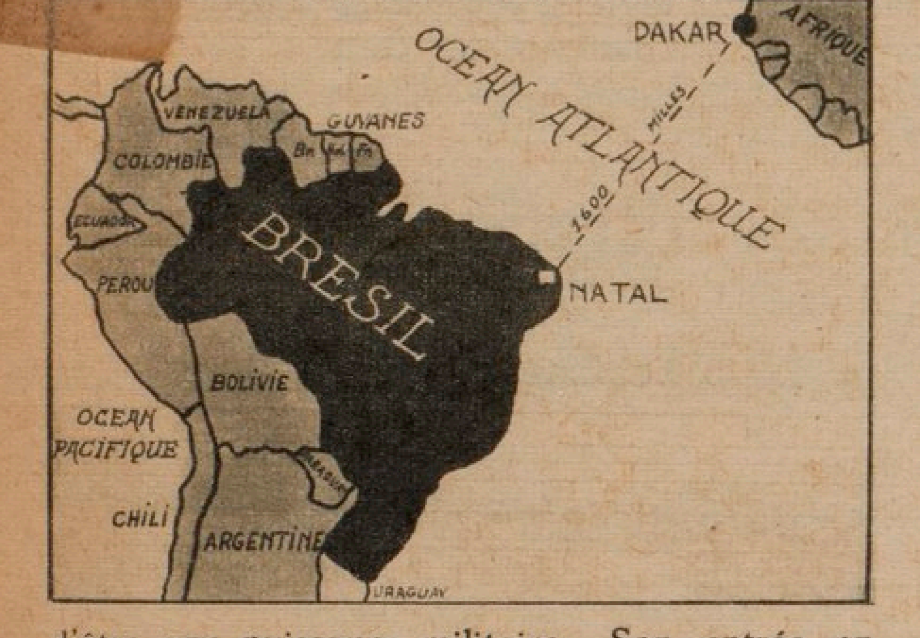


TROIS ANNÉES DE GUERRE, vues par Saroukhan

Le Brésil

DANS LA GUERRE

Si l'on veut bien considérer que la Grande-Bretagne mène la guerre qu'elle mène depuis trois ans et que les Etats-Unis sont entrés dans le conflit sans avoir jamais auparavant institué chez eux le service militaire obligatoire, on n'éprouve aucune tendance à minimiser l'apport que le Brésil (où il n'y a jamais eu de conscription) fournit à la cause des Alliés. Le Brésil qui a 45.000.000 d'habitants n'a qu'une armée de 90.000 hommes. Son aviation, il y a six mois, était quasiment inexistante. Et les effectifs de sa marine, ainsi que ses bâtiments sont vite recensés : 4 grosses unités — croiseurs cuirassés — une quinzaine de torpilleurs et quatre sous-marins. Ce pays est donc loin



d'être une puissance militaire. Son entrée en guerre n'en est pas moins précieuse pour la Grande-Bretagne et l'Amérique. Pourquoi ?

Le Brésil est d'abord un pays riche et d'une richesse relativement complète, c'est-à-dire qu'il dispose de ressources agricoles et industrielles à peu près égales. Elles sont, au reste, immenses. Ne l'oublions pas : le Brésil est, après l'U.R.S.S., la Chine et le Canada, le quatrième Etat du monde pour l'étendue. Les 7% de son territoire sont exploités seulement — mais voici ce qu'ils produisent : café, canne à sucre, coton, cacao, caoutchouc. L'élevage s'y fait sur une très grande échelle. Son sous-sol contient de l'or, du fer, du manganèse, du cuivre, du plomb, du mercure et du zinc, sans mentionner les pierres précieuses qui n'entrent pas dans les matières premières nécessaires à la guerre.

En plus de ses ressources intrinsèques — deuxième aspect de la question — le Brésil tire de sa situation géographique des avantages qu'un simple regard sur la carte suffit à montrer. L'étendue de ses côtes offre aux flottes alliées des bases précieuses pour la surveillance de l'Atlantique. Radio-Londres observait judicieusement que Natal est le point du continent américain qui est le plus rapproché des rivages d'Afrique. Ce port se trouvait déjà au croisement des grandes routes aériennes internationales. Il ne sera pas le seul dont disposeront les aviations anglo-américaines, puisque, du fait de l'entrée en guerre du Brésil aux côtés des Puissances Unies, c'est tout son réseau d'aérodromes qui servira à ces dernières.

Notre sort, nous autres hommes, n'est certainement pas enviable. Lorsque nous venons au monde, nos mères reçoivent félicitations et bouquets. Lorsque nous convolons en justes noces, nos épouses reçoivent les cadeaux. Finalement, lorsque nous passons de vie à trépas, nos veuves encaissent le montant de l'assurance.
(English Digest)

L'Irak

ET LES PROBLÈMES DE SA DÉFENSE

Que l'Irak et l'Iran soient appelés à jouer un rôle de premier plan dans la défense du Moyen-Orient, il n'est plus permis d'en douter. Pas plus d'ailleurs qu'on ne peut douter aujourd'hui, à voir la cadence dont marchent les événements, que la menace qui plane sur ces régions est imminente. Le Caucase est sans doute difficile à franchir, mais c'est le propre des chefs dignes de ce nom de prévoir et de se préparer. C'est aussi bien par une association toute naturelle qu'on rapproche le dernier discours de Noury pacha El Saïd, Premier Ministre irakien, de la nomination du général Wilson au commandement de la nouvelle armée autonome constituée en Iran et en Irak.

Pour son bonheur, ce pays a trouvé pour conduire son destin à travers un monde en guerre un homme qui est du métier : Noury pacha — on l'oublie trop, à vrai dire, depuis qu'il est président du Conseil et ministre des Affaires Etrangères — est un soldat. Il est général de l'ancienne armée impériale ottomane. A l'instar d'un grand nombre des officiers qui constituent les cadres de l'armée irakienne, il a fait ses études militaires à Stamboul et a pris part à l'autre guerre, celle qui a eu pour résultat de créer un Irak indépendant et souverain, sous la dynastie hachémite. Il connaît à fond la guerre du désert, et s'est vivement intéressé, même en dehors de ses passages au pouvoir, aux problèmes complexes de la défense nationale.

Noury pacha a récemment déclaré que l'Irak se défendrait si son pays était attaqué. Ce pays possède en effet une armée créée de toutes pièces par le roi Fayçal. Elle est peut-être réduite en nombre, mais très sérieusement entraînée, et, depuis la guerre, son équipement a fait l'objet des soins les plus assidus. Les Anglais qui en ont assuré la formation initiale lui fournissent un matériel analogue au leur. Un réseau de voies ferrées et de routes stratégiques a été construit au cours de ces deux dernières années et assure le rapide déplacement des troupes. L'Irak est doublement précieux. Il garde à la fois les pétroles et les Indes.

NEUTRALITE ET NON-BELLIGERANCE

Autrefois, quand une guerre était déclarée, il y avait les belligérants et les neutres. Il y a aujourd'hui les non-belligérants. A quoi exactement répondent ces désignations ?

Si la loi internationale est respectée, la neutralité implique que l'Etat neutre s'abstient de participer aux hostilités. Il ne doit aider ni l'une ni l'autre des parties en guerre, et peut se défendre dans le cas où sa neutralité aurait été violée par l'une d'elles. En pratique, la neutralité est susceptible de nuances comme celle de la neutralité « bienveillante », par exemple. Inutile de dire que, juridiquement parlant, la neutralité bienveillante n'est déjà plus de la neutralité. L'Etat neutre ne doit pas permettre que des actes d'hostilité soient accomplis sur son territoire et dans ses eaux territoriales. Il s'ensuit qu'un Etat neutre n'a pas seulement le droit, mais encore le devoir, de repousser par les armes les troupes, vaisseaux et avions qui violeraient sa neutralité. Il doit s'opposer au passage des troupes, à l'établissement de bases militaires, aériennes et navales, et au recrutement d'hommes sur son territoire. Les navires des Etats belligérants peuvent stationner 24 heures dans un port neutre. Enfin, les pays neutres ont la faculté de commercer avec les pays belligérants et leur fournir du matériel de guerre, mais leurs bateaux sont astreints au respect des lois sur le blocus économique et sur la contrebande.

Le droit des gens a réglementé la neutralité, qui est un statut juridique international reconnu, mais qu'est-ce que la non-belligérance ?

La non-belligérance est une formule d'invention récente. Elle est d'origine italienne, puisqu'elle a été utilisée la première fois par le Duce au début de cette guerre, quand il a défini l'attitude italienne de non-belligérance. Du point de vue technique, un Etat non belligérant est théoriquement neutre, mais aide ouvertement une des parties en guerre. C'est une neutralité plus que bienveillante, puisqu'elle est déjà active. Elle conduit nécessairement à l'entrée dans la guerre. L'événement l'a prouvé pour l'Italie en 1940. Il n'y a qu'à raisonner par analogie pour juger de l'importance que revêt la décision des républiques sud-américaines qui viennent de se reconnaître non-belligérants dans la guerre du Brésil avec l'Italie et l'Allemagne.

Solidarité

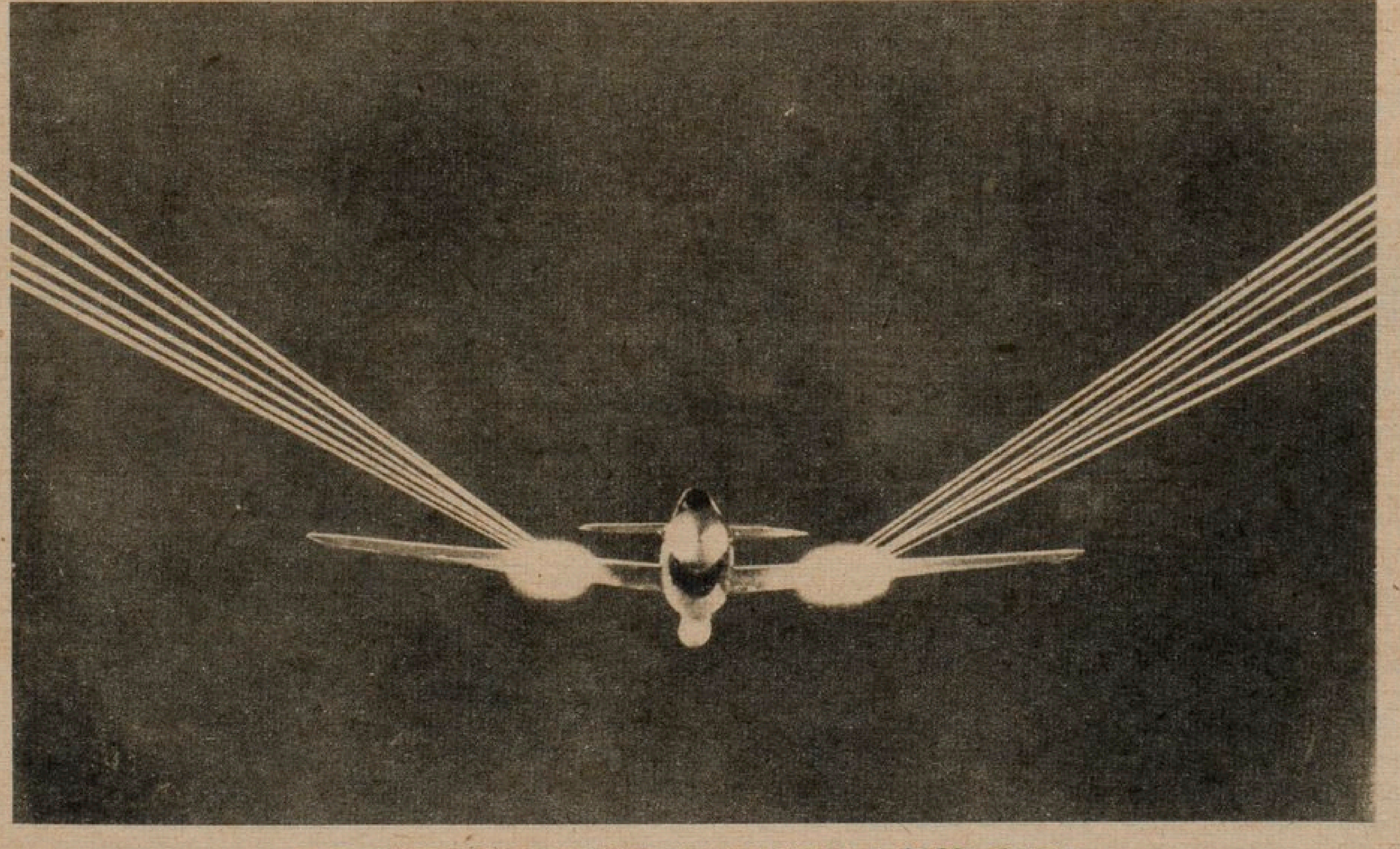
DES PAYS DE L'AMÉRIQUE LATINE

On a dit que l'entrée en guerre du Brésil constituait en elle-même une victoire diplomatique pour les Alliés. Les républiques sud-américaines manifestent leur sympathie en effet. Mais les initiateurs du mouvement pro-brésilien, et par voie de conséquence pro-allié, ont été en l'espèce le Portugal et l'Uruguay.

Peu de gens connaissent l'intimité des liens qui unissent ces deux pays au Brésil. Il n'est pas sans intérêt de les rappeler.

Le Brésil faisait partie de l'Empire portugais. Lorsqu'en 1808 Napoléon envahit le Portugal, Don Juan qui régnait sur ce pays se réfugia dans sa possession américaine. Rien de semblable ne se produisit pour les colonies espagnoles. Non seulement le Brésil demeura partie intégrante de l'Empire portugais, mais, remplaçant la mère-patrie envahie, il assuma lui-même la direction du mouvement national. En 1821, lorsque le cyclone napoléonien sur l'Europe se fut apaisé, le roi Jean rentra à Lisbonne, laissant son fils, Don Pedro, comme régent. Les Brésiliens se déclarèrent alors indépendants, mais s'ils rompaient les liens politiques qui les unissaient au Portugal, ils n'en conservèrent pas moins leurs attaches avec sa dynastie. Don Pedro fut proclamé empereur sous le nom de Pedro I. Fait unique dans l'histoire des Etats de l'hémisphère américain, le Brésil eut une Cour, des dignitaires et une noblesse. Pendant longtemps, il fut même plus riche et plus brillant que sa métropole : le Portugal.

Limitrophe du Brésil, l'Uruguay, qui dès la première heure a pris fait et cause pour lui, prolonge sur la carte le territoire du grand Etat brésilien qu'il sépare, à sa frontière est et sud, de l'Argentine. Uruguayens et Brésiliens n'ont pas, pour les unir, que cette proximité géographique. Au siècle dernier, Florès, patriote uruguayen, fit appel aux forces armées du Brésil pour libérer son pays. Depuis, l'Uruguay, malgré quelques crises révolutionnaires, a pu se consacrer utilement à la mise en valeur de ses richesses naturelles. Il les met aujourd'hui à la disposition de son voisin du Nord, auquel il est attaché non seulement par le souvenir de la guerre de 1865, mais aussi par la communauté de culture, de religion et d'intérêts. Ce sont, au reste, les mêmes facteurs qui déterminent l'attitude sympathique au Brésil des autres républiques sud-américaines.



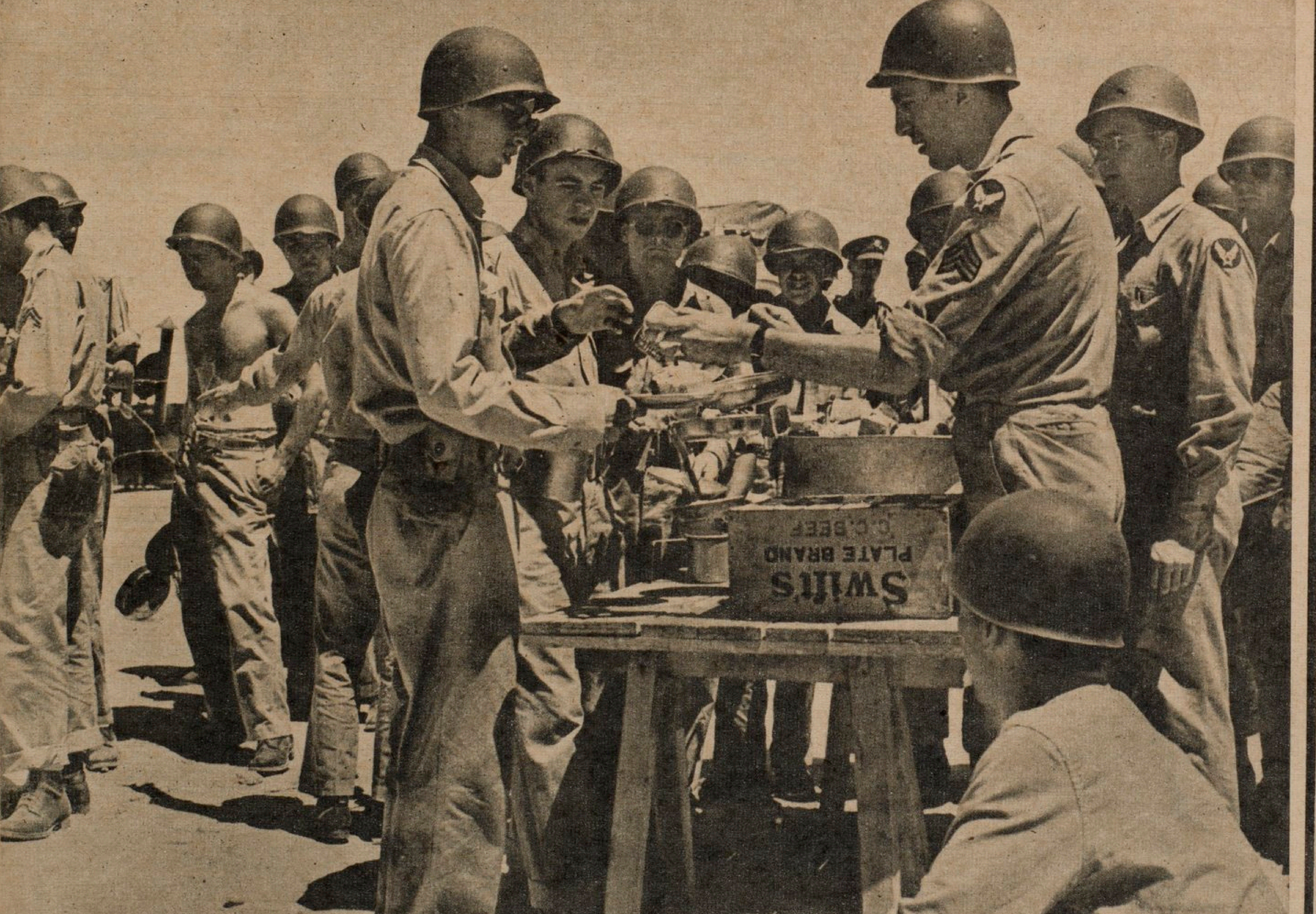
LE KITTYHAWK, TERREUR DU CIEL

Les nouveaux appareils de combat de l'aviation américaine sont supérieurs à n'importe quel type d'avion que les puissances de l'Axe peuvent mettre en ligne. Sur cette saisissante photo, on voit un de ces ravageurs du ciel qui a ouvert le feu de ses douze mitrailleuses.

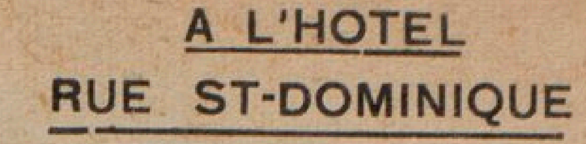
Les premiers effectifs américains sont arrivés dans le Moyen-Orient. Voici un groupe de jeunes « Sammies » arrivant dans un campement quelque part dans le désert. Chaque soldat transporte son « barda » vers sa tente.

Voici les "Sammies"

Le casque pèse lourdement sur le crâne de ce soldat. Le soleil darde des rayons brûlants. La terre est dure. Mais est-ce que toutes ces incommodités peuvent entamer l'appétit solide d'un gars de vingt ans qui a traversé un océan pour venir faire la guerre ?



L'heure de la soupe. L'air du désert développe un appétit formidable. Tour à tour, les soldats défilent devant un sergent et tendent assiettes et écuelles. Parions que ce premier repas sera avalé en un clin d'œil.



A L'HOTEL RUE ST-DOMINIQUE

LE 3 SEPTEMBRE 1939...

par ANDRE GLARNER

Les voitures affluent dans la cour intérieure des Affaires Etrangères : depuis le matin, on savait que la guerre était inévitable. Dans le cabinet de Jean-Paul Boncour, les journalistes attendent anxieusement les dernières nouvelles. Dans son bureau, le ministre Georges Bonnet tente depuis le matin de trouver, avec Alexis Léger, la formule qui retarderait la guerre. Grand fonctionnaire, le secrétaire général essaye de le convaincre de la futilité de ses efforts. A onze heures, l'Angleterre est en guerre. Bonnet aura gagné six heures, car ce n'est qu'à cinq heures de l'après-midi que la France se prononce définitivement.

A l'hôtel de la rue Saint-Dominique règne une animation intense : Edouard Daladier veut réorganiser son cabinet, faire un ministère d'union nationale, d'union sacrée, comme le firent René Viviani d'abord et Aristide Briand pendant la Grande Guerre. Mais il n'a pas l'autorité nécessaire ; il échouera.

Edouard Herriot sort de son cabinet, l'air soucieux. C'est un ami ; je l'accoste et l'accompagne à pied vers son domicile. Le grand patriote est nerveux, il prévoit que Daladier ne réussira pas. Le « taureau de la Camargue » est trop timoré. « Oui, me confie Herriot, Daladier m'a offert le ministère des Affaires Etrangères. J'ai posé une seule condition, mais j'ai peur qu'il soit trop faible et se laisse convaincre par son entourage. »

Je n'osai insister. Le président de la Chambre est un homme trop loyal pour divulguer un secret qui n'est pas uniquement le sien.

Deux jours plus tard, Daladier avait échoué. Bonnet restait aux Affaires Etrangères. Il continuait à gouverner « clopin-clopant » avec son ministre du temps de paix.

Je connus le secret. Herriot n'avait posé qu'une seule condition : que le plan Georges, commandant en chef des armées françaises, fût adopté.

Il s'agissait tout simplement d'envoyer un ultimatum de 24 heures à l'Italie, lui imposant le choix : ou partir en guerre avec son alliée ou bien déclarer la stricte neutralité.

Dans ce cas, les Alliés auraient exigé des garanties : occupation de ports, etc...

Daladier hésita, Gamelin, peut-être parce que la proposition émana du général Georges, se cabra, l'entourage défaitiste du président du Conseil se remua, la France espérait encore convaincre l'Italie !


Dans son immense bureau au Palais Venezia, Mussolini, qui était au courant du plan Georges, reprit confiance. Il avait frémi à l'idée d'une attaque du côté des Alpes avant que sa mobilisation ne fût terminée.

Pendant les neuf mois qui précédèrent l'entrée en guerre de l'Italie, l'armée des Alpes, forte de 800.000 hommes, pourrit sur place. L'inaction fit son œuvre !

Les défaitistes avaient marqué leur premier point.

Cette armée des Alpes, je l'ai visitée sur place avec d'autres correspondants de guerre, au début de 1940. Elle était formidable et ses officiers furent unanimes à m'assurer qu'elle aurait pu envahir le nord de l'Italie, s'emparer de Milan et de Turin en quelques jours.

Edouard Herriot, qui depuis a montré tout son patriotisme, et le général Georges avaient raison.


9 ANNÉES
9 AVRIL — 10 JUIN 1940
L'Allemagne envahit la Norvège.
Dans l'Atlantique, la bataille croît en intensité. L'Axe redouble d'efforts pour interrompre les lignes vitales des Alliés, mais les convois anglo-américains continuent à naviguer sur l'océan, et, grâce aux nouvelles mesures anti-sous-marines, l'ennemi essuie de lourdes pertes.
NORVEGE
SUEDE
OSLO
STOCKHOLM
MER BALTIQUE
MER du NORD
9 AVRIL 1940
L'Allemagne envahit le Danemark.
SKAGERRAK
14 MAI 1940
La Hollande ravagée capitule.
DANEMARK
8 AOUT — 5 OCTOBRE 1940
Bataille de Grande-Bretagne.
24-26 MAI 1941
Le « Bismarck », gros cuirassé allemand, après avoir coulé le « Hood », est pris en chasse et envoyé par le fond, par des unités aéro-navales britanniques.
28 MAI 1940
L'armée belge, commandée par le roi Léopold, dépose les armes.
DANTZIG
PRUSSE ORIENTALE
ULSTER
GRANDE BRETAGNE
EIRE
LUBECK
HAMBOURG
ROSTOCK
BERLIN
ETE 1942
Bombardements massifs sur Rostock, Cologne, Duisbourg, Lubeck, Hambourg, etc...
VARSOVIE
OCEAN PACIFIQUE
HOLLANDE
LONDRES
1-27 SEPTEMBRE 1939
Invasion de la Pologne.
19 AOUT 1942
Coup de main allié à Dieppe.
BELGIQUE
DUSSELDORF
10 MAI 1940
L'Allemagne attaque simultanément la Belgique et la Hollande.
DIEPPE
PRINTEMPS 1942
Raids de commandos sur la côte française.
PARIS
ALLEMAGNE
FRANCE OCCUPÉE
3 SEPTEMBRE 1939
Déclaration de guerre de la France et de la Grande-Bretagne à l'Allemagne.
BUDAPEST
HONGRIE
SUISSE
FRANCE NON OCCUPEE
22-24 JUIN 1940
Le maréchal Pétain qui a pris en mains le gouvernement signe l'armistice avec l'Allemagne et l'Italie.
ITALIE
YOUGOSLAVIE
3 AVRIL 1941
L'Allemagne attaque la Yougoslavie et la Grèce.
ARABIE
YEMEN
HADRAMOUT
SOUDAN
ERYTHREE
ADEN
SOMALIE (FR)
ETHIOPIE
SOMALIE BRIT.
ADIS ABEBA
SOMALIE (I)
MER ADRIATIQUE
CORSE
ROME
ALBANIE
MADRID
SARDAIGNE
PORTUGAL
ESPAGNE
LISBONNE
10 JUIN 1940
Entrée en guerre de l'Italie.
MEDITERRA
SICILE
28 OCTOBRE 1940 — 20 MAI 1941
Compagne de Grèce.
TUNIS
MALTE
OUGANDA
KENYA
21 JANVIER — 20 MAI 1941
La campagne d'Ethiopie prend fin. Les troupes impériales entrent à Addis-Abéba. S.M. Haïlé Selassié remonte sur son trône.
TANGANYIKA
GIBRALTAR
ORAN
MAROC ESPAGNOL
1er MAI — 30 MAI 1941
Les Allemands occupent la Crète.
TUNISIE
TRIPOLI
BENGHAZI
ALGERIE
OCEAN INDIEN
RHODESIE
MOZAMBIQUE
DIEGO SUARES
MAROC
MADAGASCAR
5-8 MAI 1942
Débarquement des Britanniques à Madagascar. Occupation de Diégo-Suarez.
19 AOUT 1940
L'armée Graziani traverse la frontière libyenne jusqu'à Sidi-Barrani.
9 DECEMBRE 1940 — 6 FEVRIER 1941
Le général Wavell lance la première offensive de Libye qui le porte jusqu'à Benghazi. 200.000 prisonniers.
3-11 AVRIL 1941
Rommel déclenche une poussée à travers la Cyrénaïque. Les Alliés tiennent Tobrouk et se replient jusqu'à la frontière.
19 NOVEMBRE 1941 — 18 JANVIER 1942
Les forces britanniques déclenchent la seconde offensive de Libye
IFNI
SAHARA
RIO DE ORO



30 NOVEMBRE 1939 — 13 MARS 1940
Guerre russo-finlandaise.

19 OCTOBRE 1941
La bataille de Moscou bat son plein. Staline déclare l'état de siège dans la capitale.

22 JUIN 1941
Invasion de la Russie.

29 NOVEMBRE 1941
Les Russes passent à la contre-offensive et reprennent Rostov. Commencement de la campagne d'hiver en Russie.

29 OCTOBRE 1941 — 4 JUILLET 1942
Bataille sanglante pour la Crimée.

25-28 AOUT 1941
Des troupes anglo-russes occupent l'Iran, où le Shah abdique en faveur de son fils.

8 JUIN — 14 JUILLET 1941
Les forces alliées pénètrent en Syrie et occupent le territoire.

19 AVRIL — 3 MAI 1941
Les troupes impériales pénètrent en Irak pour mater le mouvement rebelle de Rachid Aaly.

26 MAI — 1er JUILLET 1942
Troisième campagne de Libye. Auchinleck arrête Rommel à El Alamein.

FINLANDE
LAC ONEGA
LAC LADOGA
HELSINKI
G. de FINLANDE
LENINGRAD
ESTONIE
LATVIE
LITHUANIE
MOSCOU
VORONEZH
POLOGNE
STALINGRAD
ROSTOV
CRIMEE
KRASNODAR
ROUMANIE
SEVASTOPOL
NOVOROSSISK
BUCHAREST
MER NOIRE
BULGARIE
SOFIA
CAUCASE
BATOUM
ANKARA
GRECE
TURQUIE
ATHENES
IRAN
CRETE
CHYPRE
SYRIE
IRAK
BEIROUTH
BAGHDAD
TOBROUK
SIDI BARANI
ALEXANDRIE
Pt SAID
PALESTINE
TRANS-JORDANIE
AL ALAMEIN
LE CAIRE
SUEZ
EGYPTE
LIBYE
ARABIE

La troisième année de guerre a vu l'Allemagne maîtresse de la presque totalité de l'Europe continentale. Depuis l'Atlantique jusqu'à la frontière soviétique, depuis les mers brumeuses du Nord jusqu'à la Méditerranée, l'Europe, petite presqu'île de l'immense continent asiatique, mais puissant appareil de production agricole et industrielle, travaille aujourd'hui pour satisfaire aux exigences de plus en plus croissantes de la machine de guerre allemande.

A première vue, le résultat obtenu par les dirigeants nazis est des plus complets. Avec la somme de savoir intellectuel et de capacités techniques qu'elle représente, l'Europe est le « cœur du monde ». Nulle part dans l'univers le réseau des voies de communications n'est aussi serré, nulle part les conditions fondamentales de vie ne se ressemblent davantage.

Mais cette puissance, constituée principalement d'un héritage historique de plusieurs siècles de travail, était déjà bien compromise avant le 3 septembre 1939. Bien des problèmes angoissants étaient venus assombrir l'horizon de l'avenir européen. Et depuis trois ans, la guerre ensanglante cette partie du monde d'où est partie la civilisation moderne. En se rendant maître de l'Europe, Hitler s'est trouvé dans l'obligation de tout prendre à son compte, actif et passif. Or, sur le plan de la guerre, la situation européenne ne présente un passif qui dépasse de loin tous les avantages matériels et moraux de cette hégémonie imposée par la force, et non encore sanctionnée par le monde civilisé.

C'est ce que nous comptons démontrer dans les lignes qui suivent.

Maîtresse temporaire de l'Europe

L'ALLEMAGNE AFFRONTE DE GRAVES DIFFICULTES

En juin 1941, la Wehrmacht avait achevé ses opérations de conquête sur le continent européen. L'Allemagne se trouvait dans la position privilégiée d'une puissance exerçant sa domination sur plusieurs Etats, accaparant toutes leurs forces vives, leurs ressources naturelles, leur potentiel industriel et humain.

Toutefois, la guerre était loin d'être terminée. La Grande-Bretagne était plus menaçante que jamais, sur terre, sur mer et dans les airs. De plus, les dirigeants berlinois estimèrent que le moment était venu de régler les comptes avec le géant russe. Ce fut l'attaque à travers la frontière soviétique qui déclencha le conflit le plus sanglant que le monde ait connu.

Cette Europe qui aurait eu besoin de paix, cette Europe qu'il aurait fallu réorganiser lentement, ces populations qu'on aurait dû rallier à la cause de l'ordre nouveau par la conviction et non par la violence furent brutalement mises devant les dures exigences d'une situation pénible : tout pour la machine de guerre allemande. Ouvriers, paysans, matières premières, récoltes, en un mot le sang de l'Europe entière devait être transfusé aux soldats de Hitler, pour leur permettre de mener à bonne fin les rêves du pangermanisme.

S'il est possible par la violence d'obtenir un semblant de collaboration humaine, il est des difficultés qui échappent à la volonté de l'homme, même s'il est omnipotent.

LE PROBLEME DEMOGRAPHIQUE

L'Europe de Hitler possède une population de 360 millions d'habitants. 90 millions d'Allemands dominent et font la guerre. 270 millions d'Européens, sous le couvert d'une désignation quelconque, alliés, non belligérants, collaborateurs ou peuples conquis, sont obligés de travailler exclusivement pour l'Allemagne. Or, ce travail ne peut s'accomplir efficacement que dans des conditions déterminées, dont la principale réside en une distribution appropriée des différentes couches de la population du continent.

Le peuple allemand est mobilisé en totalité en vue de la guerre. L'industrie allemande, pour maintenir un débit de production permettant au Reich de poursuivre les hostilités, a besoin d'une main-d'œuvre de plus en plus nombreuse. C'est ici qu'intervient le problème démographique.

Depuis le début de notre siècle, le centre de gravité démographique de l'Europe s'est constamment déplacé vers l'Est. Les nations centrales ou occidentales ont enregistré une certaine stabilité du chiffre de leurs populations, et même, dans certains pays comme la France, une régression. Les pertes énormes, que l'Allemagne a dû supporter depuis le commencement de la campagne de Russie, ont réduit à néant la forte augmentation de population que cet Etat avait enregistrée au cours de ces dernières années.

On peut, dès lors, affirmer que le sort de l'Allemagne dépend aujourd'hui de la possibilité, pour ses dirigeants, de s'assurer la collaboration de la main-d'œuvre des autres pays d'Europe.

A l'Est, où les populations sont en croissance, l'industrie n'était que très peu développée. Mais c'est exactement dans cette partie de l'Europe que se trouvent les « alliés » du Reich. Hongrie, Roumanie, Bulgarie doivent fournir avant tout des soldats. La mobilisation générale, qui est maintenue en permanence dans ces trois nations, a considérablement réduit leur production. Les terres ne rendent presque pas, faute de bras, et les populations locales vivent misérablement. Les pays conquis, comme la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Yougoslavie et la Grèce, ne constituent qu'un passif à la charge de l'Allemagne. L'industrie tchécoslovaque, qui aurait pu être d'un apport précieux pour le Reich, travaille en veilleuse, à cause du sabotage et d'autres difficultés que nous examinons plus bas. Le Sud-Est européen est pauvre. La nature du sol rend les communications difficiles et plusieurs régions sont loin d'être pacifiées.

A l'Ouest, là justement où la natalité est en régression, toute la main-d'œuvre disponible a été mobilisée pour l'industrie. L'agriculture souffre lourdement de cette mobilisation industrielle.

90 millions d'Allemands profitent du travail et de la collaboration de 270 millions d'Européens. Mais, malgré les résultats décevants, l'Allemagne ne peut pas se permettre de laisser mourir de faim les millions d'hommes qui sont destinés à travailler pour elle. Avant ses conquêtes, elle ne devait songer qu'à son propre ravitaillement. Aujourd'hui, elle doit faire face aux demandes d'une Europe saignée à blanc, épuisée, improductive, et ne pouvant attendre aucune aide de la part du reste du monde.

LE PROBLEME AGRAIRE

Cette question est dominée par un facteur primordial. En ce moment la guerre s'est étendue vers l'Est ; les immenses étendues cultivables de l'Europe orientale demeurent presque improductives.

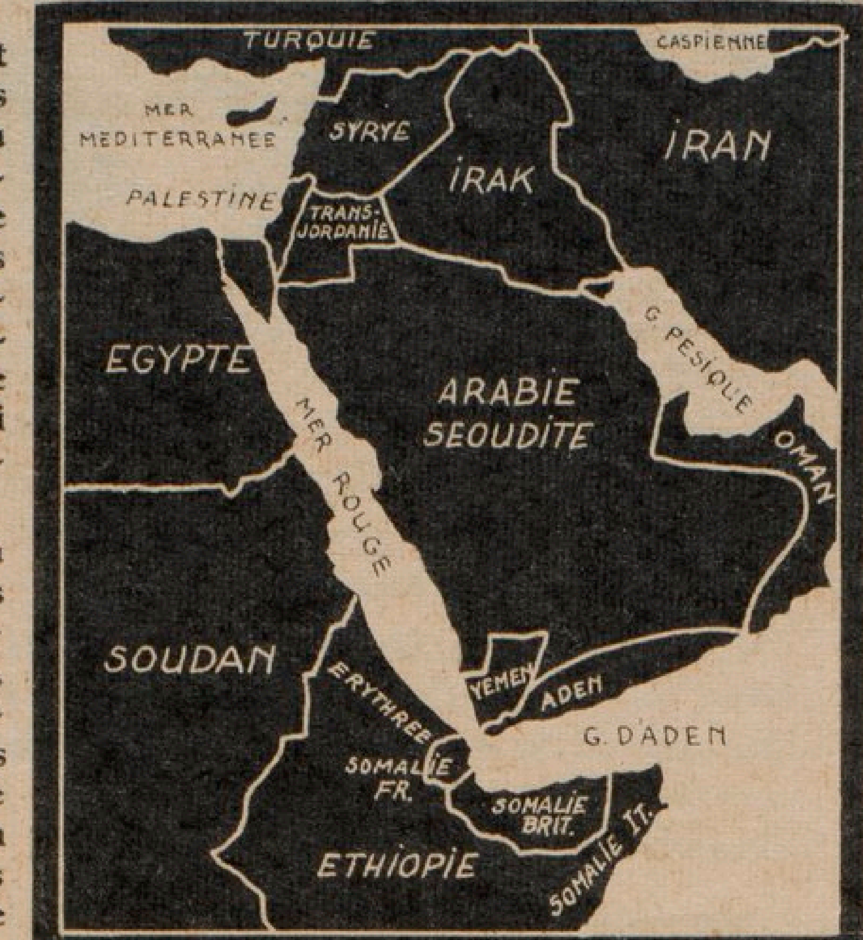
Les perfectionnements mécaniques apportés à la culture du sol étaient appliqués par les nations occidentales de l'Europe, mais les paysans de l'Est ont toujours labouré, semé et moissonné en employant des méthodes surannées.

Les conditions climatiques et géologiques du groupe agraire oriental sont nettement moins favorables qu'en Europe occidentale ou centrale.

Les pays méditerranéens se trouvent dans une situation analogue.

A l'Ouest, où les possibilités agricoles sont bien plus prometteuses, d'autres difficultés se présentent. La mobilisation industrielle a privé l'agriculture de main-d'œuvre. Les indus-

LE MONDE ARABE ET LA GUERRE



Fatalement, et quelque tournure qu'elle eût prise, cette guerre devait affecter les pays arabes et les entraîner, sinon dans la mêlée, du moins dans son sillon. C'est là la rançon, méthodiquement perçue par le Destin au cours de l'Histoire, de la situation géographique de ces pays, de leur position stratégique, de leurs rapports avec l'Occident depuis la plus haute antiquité, des convoitises qu'ils suscitent et de l'atout formidable qu'ils constituent pour celui des adversaires en présence qui les aurait ralliés à sa cause.

Tel fut le cas des pays arabes pendant la Grande Guerre de 1914-1918, et tel est leur cas pendant le conflit actuel. La présence des Anglais comme amis et alliés en Egypte et en Irak, comme mandataires en Palestine et en Transjordanie et comme protecteurs dans certaines régions arabes de l'océan Indien et du golfe Persique ; l'installation des Italiens en Libye, en Ethiopie et en Erythrée, jointe à leurs visées sur le Yémen ; l'occupation par les Français de la Syrie et du Liban ; enfin, les tractations conjuguées et les menées des puissances occidentales, en vue de s'adjuger la sympathie ou la complaisance de tous ces pays, en même temps que de l'Arabie Séoudite et de leur ex-suzeraine la Turquie, tout cela offrait autant de motifs pour lesquels l'Orient arabe ne pouvait demeurer étranger à cette guerre. Sans peut-être y prendre part directement, les pays arabes ne pouvaient qu'y être mêlés, de près ou de loin, suivant leurs conditions propres.

Egypte : *En septembre 1939, lorsque l'Allemagne déclencha le mécanisme de son appareil de mort et de dévastation, il y avait exactement trois ans que le traité d'alliance et d'amitié entre la Grande-Bretagne et l'Egypte était entré en application. C'est à ce moment-là qu'apparut, dans sa portée incommensurable et dans son heureuse opportunité, cet instrument de paix, de fraternelle collaboration et de mutuelle confiance. Grâce au traité anglo-égyptien, l'Empire britannique allait pouvoir organiser et coordonner son effort de guerre, en comptant sur l'appui de l'Egypte et l'utilisation inconditionnée des moyens de communications terrestres, maritimes et aériennes de la vallée du Nil. Depuis, malgré certains heurts dûs à l'excès de scrupules ou à la nervosité, les stipulations du traité furent appliquées, notamment depuis l'arrivée au pouvoir du Wafd, avec une égale compréhension et une bonne foi évidente, de part et d'autre.*

L'Egypte a mis ses ports, ses routes, ses chemins de fer et ses aérodromes à la disposition de son alliée. A l'intérieur, des mesures énergiques ont été prises pour mettre fin à l'activité de la cinquième colonne, réduire à l'impuissance les sujets ou les agents ennemis, garantir la sécurité des armées britanniques à l'arrière. Le gouvernement égyptien, après avoir rompu ses relations diplomatiques avec l'Axe et ses satellites, a procédé à l'arrestation de leurs ressortissants et séquestré leurs biens. Il traite en ennemis, sans toutefois en arriver à la déclaration de guerre, tous les pays que la Grande-Bretagne traite comme tels. Trois fois attaquée par les troupes de l'Axe, en 1940, 1941 et 1942, l'Egypte demeure imprenable. Dans le désert de l'Ouest, les armées alliées veillent, prêtes à repousser une nouvelle agression et à reprendre — bientôt, espérons-le — une offensive qui mettra la vallée du Nil définitivement à l'abri de toute menace.

Soudan : *Le Soudan, base d'opérations contre l'Afrique Orientale, point d'atterrissage pour les avions alliés, terrain d'entraînement pour les troupes, carrefour entre l'Egypte, l'Afrique centrale, méridionale et occidentale, fut l'un des pays arabes qui contribuèrent le plus largement aux opérations dans le continent noir. Pour défendre leurs frontières contre les attaques italiennes, au début de la guerre, les Soudanais se sont battus admirablement. Ce fait à leur actif suffit pour témoigner de leurs sentiments.*

Palestine : *Le cas de la Palestine est un cas typique du bon sens, de l'honnêteté et de la loyauté dont firent preuve les Arabes à l'égard des Alliés, depuis le début de cette guerre. Les Anglais nourrissaient de multiples appréhensions à l'endroit de ce pays, secoué depuis une dizaine d'années par des troubles périodiques et sanglants. On pouvait naturellement craindre une reprise de ces troubles et une recrudescence d'activité de la part des adversaires de la Grande-Bretagne. Ce fut le contraire qui arriva. A part quelques actes isolés et quelques agissements individuels, rien de ce qu'on appréhendait n'eut lieu. Une accalmie succéda à l'effervescence générale. Parmi les volontaires qui affluèrent de toutes parts pour s'enrôler dans les troupes de défense de la Palestine, le nombre des Arabes est imposant. Dans ce pays comme ailleurs, la Grande-Bretagne peut organiser, en pleine sécurité, ses préparatifs de défense ou d'attaque, avec l'assurance que la population arabe, quelle qu'ait été autrefois son attitude, n'essaiera pas de lui donner un coup de poignard dans le dos.*

Transjordanie : *Ce petit pays, principauté où règne l'émir Abdallah, fils du roi Hussein, frère du roi Fayçal 1er et grand-oncle du roi Fayçal II d'Irak, est le seul Etat arabe qui ait déclaré la guerre aux puissances de l'Axe (juin 1941). Ce geste courageux peut faire sourire. Mais il n'en est pas moins significatif. L'émir Abdallah a voulu démontrer que les destinées des Arabes sont étroitement et indéfectiblement liées au résultat de cette guerre, dans laquelle se joue l'avenir du monde. D'ailleurs, les forces armées de Transjordanie ont pris une part effective aux opérations militaires entreprises, l'année dernière, pour réduire la rébellion de Rachid Aaly Gaylani en Irak.*

Syrie-Liban : *La Syrie et le Liban faillirent avoir un sort tragique, au lendemain de la défaite de la France et de la signature de l'armistice. Le gouvernement de Vichy, en effet, auquel demeurèrent fidèles les autorités mandataires à Beyrouth et à Damas, fut à un moment donné sur le point de rendre la pénétration germano-italienne dans les deux pays un fait accompli. Les Anglais et les Français combattants, devant le danger d'une telle hypothèse, se hâtèrent d'agir pour empêcher l'irréparable. La campagne (8 juin-14 juillet 1941) qui aboutit à l'évincement des Vichystes de la Syrie et du Liban fut accueillie avec joie et enthousiasme par la population. Syriens et Libanais de toutes les confessions et de toutes les classes donnèrent, pendant cette courte campagne, les témoignages les plus émouvants de leur loyalisme à la cause des démocraties. Ils en furent remerciés par la proclamation et la reconnaissance de leur indépendance et de leur souveraineté (26 novembre 1941), par la France combattante, la Grande-Bretagne et leurs alliés.*

Par ailleurs, les populations libano-syriennes ainsi que les colonies d'émigrés libanais et syriens de l'étranger donnèrent également une autre preuve de leur appui illimité aux démocraties, en fournissant à leurs armées d'importants contingents de volontaires. Ces volontaires se battent en effet, côte à côte avec les défenseurs des libertés humaines, dans les rangs des Français combattants, des Sud-Africains, des Australiens, des Américains.

Irak : *« Nous déclarerons la guerre si les Allemands atteignent nos frontières », a récemment déclaré Noury Pacha El Saïd, Président du Conseil irakien (20 août 1942). Ces mots dépeignent éloquemment les dispositions de l'Irak et son attitude à l'égard de chaque camp des belligérants. Le gouvernement irakien a rompu ses relations diplomatiques avec les puissances de l'Axe et leurs alliés ; il ne leur pardonne pas d'avoir, par leurs intrigues, provoqué et encouragé la révolte de Rachid Aaly (1er mai-30 mai 1941). Car nul ne se fait plus d'illusion sur la nature de la politique suivie par cet ancien chef du gouvernement irakien, actuellement à Berlin. L'Irak fut peut-être le pays arabe où les agents de l'Allemagne et de l'Italie se démenèrent le plus. Ils y réussirent aussi, plus qu'ailleurs. Mais leur succès fut éphémère et le retour à la vie normale permit au régent Abdul-Illah et à Noury El Saïd d'appliquer loyalement les termes du traité d'alliance et d'amitié anglo-irakien. Les mesures d'ordre militaire et administratif adoptées par le gouvernement de Bagdad sont identiques à celles adoptées par le gouvernement du Caire, avec cette différence que l'armée irakienne entrera en action si ses frontières sont menacées par l'ennemi. Il est utile de signaler, à cet effet, que l'armée irakienne, forte de plus de cent mille hommes, est la mieux équipée et entraînée parmi les armées des pays arabes. Voisin de la Turquie, de la Syrie, de la Transjordanie, de l'Arabie séoudite et de l'Iran, à proximité du Caucase, commandant le golfe Persique, route de ravitaillement pour la Russie, avec ses sources et ses dépôts de pétrole, l'Irak constitue, pour la Grande-Bretagne, une position stratégique vitale et un allié fort précieux. Son amitié et son loyalisme permettront aux Anglais de mieux organiser leur effort de guerre dans le Proche et le Moyen-Orient.*

Arabie Séoudite : *Le roi Ibn Séoud fut peut-être le plus courtisé des souverains arabes, par les puissances belligérantes, depuis le début de la guerre. Sans prendre franchement position contre l'un ou l'autre des adversaires, il ne cacha point, à maintes reprises, ses sympathies pour les démocraties. Il repoussa toutes les avances de l'Axe et alla même jusqu'à expulser les ressortissants italiens dont les agissements, dans son pays, lui paraissaient incompatibles avec sa neutralité et les intérêts de son peuple. L'Arabie séoudite n'est pas solidaire des Alliés, comme l'Egypte et l'Irak, comme la Syrie et le Liban, mais son attitude à leur égard est empreinte d'une amitié complaisante.*

Principautés arabes : *A Aden, pays de protectorat, dans le Hadramaout, à Moscat, à Bahrein, à Koweit et partout où les Anglais disposent d'avantages et de privilèges particuliers, par le jeu des alliances, la situation fut, dès le début de la guerre, en leur faveur. Ces petits pays, conscients de leur faiblesse et des répercussions que ne manquerait pas d'avoir, sur leur destinée, une victoire de l'Axe, ont collaboré franchement et étroitement avec leurs alliés et amis. Pour eux comme pour les autres populations arabes, le triomphe des démocraties est la seule garantie possible de leur propre existence.*

HABIB JAMATI

tries agricoles ont été graduellement transformées en industries de guerre. Les usines françaises, belges ou autres, qui produisaient des machines pour l'agriculture, fabriquent exclusivement du matériel de guerre à l'usage de l'Allemagne.

Lorsque les agences d'information apprennent au monde que la population de tel pays conquis est en proie à la famine, le public tend à croire que cela est dû au fait que l'Allemagne rafle toutes les ressources dudit pays. Cela n'est vrai qu'en partie. Mais la cause première des crises de ce genre réside dans des difficultés naturelles.

Pour exercer une pression continuelle sur la France de Vichy, l'Allemagne a jugé bon de garder plus d'un million de prisonniers de guerre. L'agriculture française a souffert de cet état de choses. Aujourd'hui, Berlin espère obtenir des résultats en troquant des prisonniers contre des ouvriers. Ce serait là, en cas de réussite, faire d'une pierre deux coups. D'une part augmenter la main-d'œuvre industrielle travaillant dans le Reich, d'autre part intensifier la production agricole française, dont les Allemands seraient les premiers à tirer profit.

Mais, on l'a vu, la méthode n'a pas donné les résultats escomptés.

LE PROBLEME INDUSTRIEL

Du point de vue de l'industrie, les gains de l'Allemagne, après trois années de guerre, sont comparativement faibles. Un simple tour d'horizon des pays conquis suffit à démontrer la vérité de cette affirmation.

- **Pologne, Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Grèce, Yougoslavie, Etats baltes, Finlande, Italie, n'ont jamais connu d'industrialisation intensifiée.**
- **Les pays scandinaves, tout en disposant de ressources naturelles non négligeables, ne peuvent être que d'un apport modeste pour les exigences actuelles de l'Allemagne.**
- **Restent donc la France et la Belgique, qui peuvent, tant par leurs ressources que par leur outillage, constituer un actif en faveur du Reich.**

Les dirigeants nazis n'ont pas renoncé à leur projet de centraliser toute la puissance industrielle européenne sur le territoire allemand, de façon à mettre les nations conquises dans l'impossibilité de contester un jour sa suprématie à l'Allemagne.

Mais en temps de guerre, il n'est pas possible de suivre ce programme à la lettre. L'établissement des centres industriels ne dépend pas seulement de la volonté de Hitler. L'emplacement de certaines matières premières, les difficultés croissantes des transports, les attaques aériennes ont obligé l'Allemagne à développer sa production industrielle dans des conditions très difficiles.

En outre, la question des matières premières joue un rôle des plus importants. A part le charbon et le fer, presque toutes les matières premières dont l'importance pèse lourdement sur le résultat de la guerre se trouvent en dehors de la zone européenne. La production industrielle du reste du monde, sans l'Europe continentale, a pris un tel essort que, déjà en temps de paix, le vieux continent ne pouvait suivre qu'à grand'peine le mouvement productif anglo-saxon.

Toutes les matières premières indispensables à la conduite de la guerre et à l'existence d'un pays en guerre ne se trouvent qu'en quantités dérisoires sur le sol européen:

Coton, laine, jute, lin, chanvre, plomb, cuivre, zinc, étain, aluminium, phosphates minéraux, caoutchouc et pétrole ont de tout temps été importés en quantités énormes en Europe.

En ce qui concerne ces produits, l'Allemagne est obligée de se maintenir exclusivement sur les réserves qu'elle avait amassées avant la guerre et les maigres quantités qu'elle a pu saisir dans les pays conquis. Combien de temps pourra-t-elle tenir en puisant dans ses stocks ?

Les conquêtes allemandes, dans ce domaine, n'ont fait qu'étendre le problème. L'approvisionnement allemand est devenu aujourd'hui l'approvisionnement européen. Les populations des pays envahis vivent suivant un niveau d'existence bien au-dessous de celui d'avant-guerre, mais ce décalage de standard de vie au profit de l'Allemagne est loin de compenser le manque de matières premières, dû à l'arrêt de toutes les importations.

LE PROBLEME DES COMMUNICATIONS

C'est une des questions les plus pénibles à laquelle ont à faire face les maîtres actuels de l'Europe. Le déplacement de la guerre vers les régions de l'Europe orientale a donné naissance à des difficultés sans nombre dans le domaine des transports par voie de terre.

Les lignes de chemin de fer, les réseaux routiers qui sont très denses dans le Nord-Ouest européen sont absolument insuffisants à l'Est, c'est-à-dire à l'arrière des armées allemandes qui combattent actuellement en U.R.S.S.

Toute la production européenne doit parvenir en Allemagne, pour être ensuite dirigée vers le front. Les pétroles de Roumanie, les produits industriels et agricoles de France, de la zone méditerranéenne et du nord doivent voyager jusqu'en Allemagne, dans des conditions très laborieuses.

Le territoire du Reich a été transformé en une sorte de plaque tournante, à laquelle aboutissent toutes les voies de communications européennes.

Il n'est pas suffisant de produire, il faut encore que la production puisse parvenir aux forces combattantes. Lorsque nous apprenons que les Allemands ont réquisitionné un certain nombre de locomotives françaises, nous devons déduire que les communications européennes traversent une crise aiguë.

L'Europe n'était pas préparée au va-et-vient continuel de troupes, de matériel, d'armements, de ravitaillement, tel qu'il se déroule actuellement à travers son territoire. La fabrication de matériel supplémentaire de transport demanderait un gros effort, que l'Allemagne ne pourrait pas se permettre sans compromettre très sérieusement sa production de guerre proprement dite. Dès lors, les chefs du IIIe Reich se trouvent dans l'obligation d'ôter du matériel roulant de certaines régions pour s'assurer des communications suffisantes dans une autre partie de l'Europe. Mais ces mesures ne produisent que des effets réduits, vu que la totalité du matériel disponible en Europe n'augmente pas. Et demain, pour transporter du matériel de France en Allemagne, il est possible que Berlin affecte de nouveau les locomotives réquisitionnées, au réseau français, et qu'il se trouve dans l'obligation de prélever d'autres machines travaillant actuellement dans une autre partie des territoires occupés.

La troisième année de guerre a trouvé l'Allemagne à la tête d'un continent, mais cette domination est une source de difficultés, on l'a vu, beaucoup plus que d'avantages.

Jusqu'à maintenant, un certain équilibre a pu être maintenu, grâce à de gros efforts. Mais le jour où les Nations Unies prendront l'initiative d'une offensive générale contre le continent européen, indépendamment de la coopération des populations opprimées, tous ces facteurs démographiques, agricoles et industriels, ajoutés au problème des communications terrestres, atteindront un tel degré d'acuité qu'ils aideront à l'effondrement de toute l'organisation allemande.



L'aviation peut porter à l'ennemi des coups tellement rudes qu'il risque de se trouver un jour dans l'obligation de déposer les armes. Les raids massifs, exécutés par la Royal Air Force sur les centres de production allemands, constituent une réponse aux déclarations du major Seversky. Notre dessin reproduit une phase du bombardement dévastateur de la ville de Cologne. La plus grande cité de la Rhénanie fut en quelques heures transformée en un immense champ de ruines, où la mort et la destruction régnaient sinistrement. Les cités allemandes ont connu, au cours de la troisième année de guerre, tout le poids des martèlements aériens britanniques. Les dirigeants alliés ont promis une intensification des attaques aériennes de l'Allemagne.

Gagnons cette guerre dans les airs

Il est superflu de présenter à nos lecteurs le major Alexander Seversky, l'un des experts les plus cotés de l'Amérique du Nord en matière d'aviation. Il est l'auteur du passionnant ouvrage dont nous reproduisons quelques extraits. On a beaucoup dit, beaucoup écrit au sujet de la puissance aérienne, depuis le commencement de ce conflit. Les esprits modernes, pratiques, avancés, ont compris que le facteur essentiel de la guerre moderne est l'aviation.

Mais nul mieux que le major Seversky ne pouvait analyser la question avec autant de clairvoyance et tirer des leçons du passé un enseignement qui permettra aux Nations Unies de s'acheminer vers la victoire.

Voici donc les éléments principaux que Seversky a tirés de son observation attentive de trois années de guerre.

La première année de cette guerre a permis de tirer les trois leçons majeures qui nous permettent aujourd'hui de définir sous tous ses aspects la véritable efficacité de l'arme aérienne.

Tous les événements de la guerre aérienne qui se sont déroulés au cours du présent conflit n'ont été que des répétitions, avec quelques variantes, des expériences décisives auxquelles les experts ont pu se livrer pendant l'année 1940.

En étudiant toutes les phases de l'invasion de la Norvège, de la bataille de la Grande-Bretagne et de la conquête de Crète, nous pouvons tirer toutes les conclusions qui réglementeront la stratégie future de la guerre dans les airs.

L'INVASION DE LA NORVEGE

Défiant la prépondérance navale britannique, l'Allemagne porta un premier coup sévère à toutes les théories stratégiques des opérations de notre temps, lorsque ses forces combinées s'élancèrent à la conquête de la Norvège.

Aussitôt que la tentative fut ébauchée, les démocraties commencèrent à considérer avec un certain optimisme le résultat de la bataille nord-européenne. La presqu'île scandinave étalait, là, tout près, la longueur infinie de ses côtes. L'invasion allemande devait continuellement affronter la traversée d'un bras de mer large d'une centaine de kilomètres. Tous les stratèges déclarèrent que Hitler s'était fourvoyé dans un piège mortel.

En effet, quelques victoires initiales vinrent confirmer cette conviction. Au cours des premières escarmouches, la flotte britannique infligea des pertes sérieuses à la petite marine de guerre allemande, et les Alliés furent à même de débarquer en Norvège d'importants effectifs terrestres. L'attaque allemande semblait destinée à un échec. C'est alors qu'intervint la puissance aérienne. Les unités navales anglaises durent se retirer à la hâte, pour éviter de subir le choc de l'aviation ennemie. La Luftwaffe eut vite fait de transformer l'étendue d'eau en un corridor allemand, à travers lequel purent librement circuler des hommes et du matériel destinés à renforcer les positions occupées en Norvège. Les appareils de chasse britanniques ne purent pas intervenir dans la bataille ; les opérations se déroulaient en dehors de leur rayon d'action. Finalement, les avions basés sur des porte-avions ne pouvaient songer à lutter contre des appareils prenant l'envol à partir d'aérodromes terrestres.

Pour la première fois dans l'histoire de la guerre, la marine de guerre la plus forte, la plus courageuse, la plus expérimentée du monde, même avec le soutien de sa propre aviation, fut incapable de mettre le blocus autour d'une zone maritime tenue par un ennemi pratiquement dépourvu de forces navales. La guerre sur mer atteignit là un nouveau tournant.

LA BATAILLE DE GRANDE-BRETAGNE

La deuxième leçon décisive, qui démontra l'insuffisance de la puissance aérienne nazie, fut la terrible bataille qui déferla au-dessus de la Grande-Bretagne.

Après la conquête de l'Europe occidentale, la puissante machine de guerre allemande se posa sur les côtes de la mer du Nord et de la Manche, prête à bondir vers les Iles Britanniques. Cette fois-ci, l'ennemi ne se trouvait qu'à une quarantaine de kilomètres. Ses bases étaient beaucoup plus puissantes que celle d'où partit l'attaque vers la Norvège. De plus, l'état-major de la Wehrmacht était disposé à payer un prix très cher pour assurer le succès de l'entreprise.

La situation paraissait très sombre pour l'Angleterre. Les Anglais eux-mêmes ne savaient pas exactement à quoi s'en tenir au sujet de l'efficacité de leurs effectifs aériens de défense. Ils avaient célébré le « miracle de Dunkerque », mais ils n'en avaient pas compris la signification réelle du point de vue de l'évolution de la guerre dans les airs.

L'attaque contre la Grande-Bretagne nous apprend beaucoup au sujet de la guerre moderne. Mais pour tirer tout le profit de la leçon, nous devons d'abord examiner les armes avec lesquelles s'affrontèrent Anglais et Allemands pendant le terrible été de 1940.

L'Allemagne était l'attaquant ; ses bombardiers devaient être escortés par des chasseurs. Si les avions de combat remportaient des succès, les appareils de bombardement pouvaient alors mener à bien leur œuvre de destruction ; dans le cas contraire, les tentatives des gros avions étaient vouées à l'échec. En conséquence, on peut affirmer que la bataille de la Grande-Bretagne fut une bataille entre aviations de chasse et de combat. Une comparaison entre les principaux instruments de cette bataille, le Spitfire et le Messerschmidt, permet donc de donner une idée exacte de la qualité des forces en présence.

Le Messerschmidt 109 de cette époque développait une puissance de 850 CV et une vitesse horaire de 330 milles. Il était armé de six mitrailleuses, dont deux tiraient à travers l'hélice.

Le Spitfire britannique, qui est encore aujourd'hui le monoplace de chasse le plus puissant du monde, possédait une vitesse horaire de 370 milles et était armé de huit mitrailleuses placées dans les ailes. Il était donc mieux équipé et plus rapide que son adversaire.

Mais si les Britanniques avaient l'avantage qualitatif, les Allemands jouissaient d'une nette supériorité numérique. On ne connaît pas les chiffres exacts, mais on estime à 3.000 contre 1.200 la proportion des forces en présence dans le ciel anglais.





La R.A.F. continuant sa série de raids terribles sur l'Allemagne a réussi un coup heureux, en détruisant une immense installation pour la fabrication du caoutchouc synthétique. L'établissement qui avait été aménagé dans une région isolée de la Ruhr, à Huls, parmi des bois et des champs, a été atteint par des bombes fortement explosives.

Une intéressante rec… caine effectuée en jan… des îles Marshall et Gi… unités navales améric… l'aviation étoilée lanç… navires,

Et voici un autre facteur qu'il ne faut pas perdre de vue : les Anglais, vu leur position de défense, n'avaient pas à se préoccuper outre mesure de leurs bombardiers. Par contre, leurs adversaires devaient non seulement mettre en ligne d'importants contingents de bombardement, mais encore assurer à leurs appareils lourds un armement suffisant pour lutter contre l'aviation de chasse ennemie.

La pièce de résistance de la Luftwaffe était le « Stuka ». Cet appareil de bombardement en piqué a frappé l'imagination populaire plus profondément que n'importe quel autre type de machine volante moderne. Ce fut l'élément le plus important de la « blitzkrieg » qui ravagea l'Europe continentale. Et pourtant, il échoua complètement dans la bataille de la Grande-Bretagne parce qu'il avait été conçu comme une arme destinée à seconder les effectifs terrestres et non pas comme un instrument exclusivement aérien.

Le Stuka est un appareil à aile basse, tout en métal, avec une vitesse maximum de 240 milles, c'est-à-dire inférieure de 130 milles à l'heure à celle de son ennemi le Spitfire. Il est armé de deux mitrailleuses dans les ailes et d'une à l'arrière. Lorsqu'il est attaqué de l'arrière, il ne peut opposer aux huit bouches à feu du Spitfire que le maigre tir d'une seule mitrailleuse. Il est complètement sans défense lorsque l'attaque vient par le bas. Il transporte habituellement une bombe de 500 kilos et quatre bombes de 50 kilos ; son rayon d'action est limité à 350 kilomètres.

C'est parce qu'ils basèrent leur assaut sur ce type d'appareil que les Allemands échouèrent dans leur tentative de mettre à genoux la Grande-Bretagne.

Une éminente personnalité a distingué quatre phases principales de la bataille de l'été de 1940 : 1° l'attaque contre la côte de la Manche ; 2° le bombardement des aérodromes de chasse parsemés sur le territoire britannique ; 3° les puissantes attaques contre Londres ; 4° les raids de nuit, menés à grande échelle sur toute la surface des Iles.

Les observateurs ont remarqué qu'à chaque reprise le conflit entrait dans une nouvelle phase alors que la précédente n'avait pas encore été exploitée jusqu'au bout. Avec le recul du temps, nous pouvons aujourd'hui établir les causes véritables de cette anomalie stratégique.

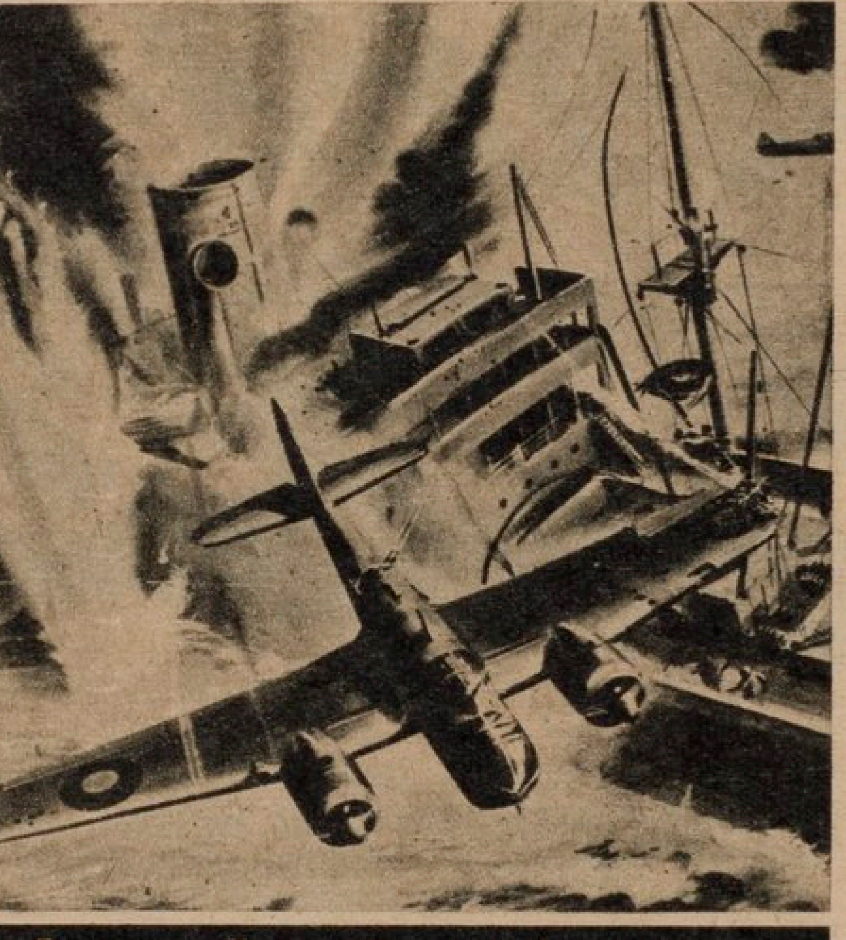
Je suis convaincu que l'échec du premier effort désespéré de s'assurer la maîtrise du ciel méridional de l'Angleterre surprit considérablement le commandement allemand. Les pertes essuyées par la Luftwaffe laissèrent les nazis aussi étonnés que durent l'être les Français lorsque la ligne Maginot s'avéra inexistante. Faute d'avoir établi un programme coordonné, le commandement allemand fut obligé d'improviser toute une série de stratégies.

Au cours de la première phase de l'attaque, Gœring lança ses Stukas, Dorniers, Junkers, Heinkels et Messerschmidts, dans la bataille, sans prendre en considération l'importance des pertes. Il perdit au moins 697 appareils en dix jours.

L'ennemi pensa alors que les aérodromes de chasse de la R.A.F. devaient être tous concentrés en une zone relativement étroite, afin d'être à proximité du théâtre des opérations. Et ce fut l'attaque massive contre les terrains d'envol. Mais les Anglais avaient tiré profit de l'expérience de Pologne et de France. Au lieu d'assembler leurs appareils en grand nombre sur certaines bases, ils les avaient dispersés à travers tout le territoire, et les avaient dissumulés à l'aide d'un camouflage ingénieux. Quelques aérodromes furent endommagés, mais les lourds bombardiers à croix gammée furent autant de cibles pour les artilleurs de l'air britanniques. Cette seconde phase coûta à l'aviation allemande la perte de 562 appareils contre 119 avions anglais détruits.

L'échec de la deuxième tentative marqua l'avortement définitif du plan d'invasion des Iles Britanniques. Le haut commandement allemand avait mis sur pied une tactique d'invasion-éclair. Il se trouva dans l'obligation de soutenir une longue lutte aérienne pour laquelle il ne s'était pas préparé. Une bataille exclusivement aérienne se développa, alors que les armées et les flottes demeuraient dans l'expectative. La machine de guerre allemande ne pouvait pas franchir l'étroit bras de mer séparant le continent européen de la côte anglaise, pour la même raison qui l'avait empêchée de s'opposer à l'évacuation de Dunkerque : les avions de la R.A.F. étaient d'une qualité supérieure.

Alors, l'armada de Gœring fut obligée de lancer un troisième genre d'attaque. Londres fut l'objectif de tous les bombardiers allemands. Si ces assauts s'étaient prolongés pendant quelques semaines encore, ils auraient probablement réussi. Les pilotes britanniques, malgré leur capacité et leur bravoure, étaient écrasés par leur infériorité numérique, et ils étaient près de l'épuisement. Il est vraisemblable qu'ils n'auraient pas pu tenir trente autres jours de bombardement intensif. Mais Gœring vit les rangs de ses effectifs de l'air diminuer dans une proportion dangereuse. D'autre part, il n'avait



Au cours d'une attaque à basse altitude contre un navire ennemi, au large de la côte hollandaise, l'un des appareils britanniques accrocha un câble du mât du bateau. Il eut son aile sérieusement endommagée. Mais l'appareil continua à tenir l'air et put rentrer à sa base, après avoir placé trois coups directs contre le bateau.

aucun moyen pour estimer l'importance des pertes infligées à l'ennemi. Il se résolut donc à mettre un terme à l'entreprise, juste au moment où elle avait le plus de chance de réussir.

Les Allemands se bornèrent, à partir de cet instant, à effectuer des attaques de nuit. Les bombardements nocturnes peuvent produire des effets de destruction considérables, mais ils ne permettent pas de détruire des objectifs spécifiquement désignés. L'espoir de venir à bout du moral britannique s'évanouit dès les premières attaques.

C'est ainsi que sept années de préparation pour constituer l'aviation la plus forte du monde furent dépensées par les Allemands en pure perte. Leurs attaques eurent pour résultat la mort de plusieurs milliers d'Anglais, la destruction d'une quantité considérable de bâtisses et d'un certain nombre d'avions de la R.A.F. Mais, du point de vue stratégique, le haut commandement allemand n'obtint pratiquement rien.

Cependant, la bataille de Grande-Bretagne permit à certains observateurs de tirer des conclusions hâtives. A leurs yeux, après cette épreuve, il était clair que l'aviation ne pourrait jamais constituer un facteur décisif de victoire. Là est l'erreur. Le fait que les Allemands ne purent pas avoir raison des Anglais par les attaques aériennes ne signifie pas qu'il est impossible de remporter la décision au moyen de ces attaques. Il indique tout simplement que les Allemands n'eurent pas l'idée de construire des types d'appareils capables de remporter la victoire. Si Berlin avait entrepris la construction en masse d'avions du type Condor, la Luftwaffe aurait été capable de déverser sur la Grande-Bretagne une quantité d'explosifs cinq fois supérieure. Alors l'histoire aurait été différente.

L'INVASION DE LA CRETE

Après la bataille de la Grande-Bretagne, le centre de la guerre se déplaça en Méditerranée, qui avait été, pendant des siècles, sous la domination incontestée de la puissance navale britannique. Influencés par la stratégie routinière basée sur la puissance navale, les Anglais commirent une grave erreur en n'établissant pas à Crète des défenses capables de repousser un assaut aérien d'envergure. Ils pensèrent que la petite île pouvait être entièrement couverte par le tir des gros canons et par la flotte.

Les événements devaient bientôt démontrer que cette conception de défense était fausse : trois croiseurs britanniques, un croiseur antiaérien et six destroyers coulés, deux autres croiseurs, deux navires de bataille et d'autres destroyers endommagés : tel fut le bilan naval de la bataille de Crète. Cinquante millions de livres de matériel naval furent ainsi perdues ou endommagées, c'est-à-dire l'équivalent d'une force aérienne de 5.000 unités. Le fait qu'un seul navire de l'Axe fut perdu au cours de ces combats démontre que les forces maritimes ennemies ne prirent presque aucune part à la lutte. Non seulement des troupes, mais du ravitaillement, de l'essence, des munitions, des renforts, toute la gamme du matériel de guerre, en un mot, furent amenés sur place par la voie des airs, et toute la zone de la bataille fut couverte par l'aviation ennemie.

La flotte subit une autre défaite de la part des effectifs aériens. C'est pour cette raison que de la bataille de Crète se dégage une leçon d'importance essentielle.

Malgré le besoin désespéré d'opposer une résistance efficace dans le ciel de l'île, les Anglais ne firent pas appel à leurs porte-avions. Pourquoi ? Parce qu'ils avaient appris, en Norvège, que des appareils basés sur des plates-formes flottantes n'avaient aucune chance devant des avions opérant à partir d'aérodromes terrestres.



…stitution d'une phase de l'attaque améri- …vier dernier contre les bases japonaises …ilbert. Pendant que les grosses pièces des …aines martelaient les abords des côtes, …ait, une attaque d'envergure, détruisant …, avions au sol et en vol.

La propagande ennemie ne manqua pas de proclamer au monde que la victoire de Crète n'était qu'un avant-goût de l'invasion-éclair de la Grande-Bretagne. Mais les dirigeants militaires du Reich ne partagèrent pas les vues du Dr Gœbbels. Car le succès de Crète ne fit que démontrer une fois de plus que **la seule condition de réussite d'une invasion menée à travers une étendue de mer réside dans le maintien d'une supériorité aérienne absolue.** Or, cette maîtrise aérienne n'avait pu être obtenue dans le ciel de Grande-Bretagne.

La bataille de Crète établit la valeur du nouveau facteur de la guerre moderne. Ensemble avec la bataille de la Grande-Bretagne, elle décèle les grandes lignes de la stratégie aérienne. Cette stratégie pourra être améliorée, étendue, grâce à un matériel perfectionné, mais sa base demeurera telle quelle. **Crète démontra que la puissance aérienne constitue non seulement une force d'attaque, mais un ensemble militaire indépendant, le seul pouvant opérer d'une manière autonome, ou bien en tant qu'auxiliaire des effectifs terrestres ou navals.**

TIRONS DES CONCLUSIONS PRATIQUES

Nous sommes maintenant en mesure de tirer des expériences passées une série de conclusions qui pourront jouer considérablement dans la conduite future de la guerre. En voici quelques-unes :

1° AUCUNE OPERATION SUR TERRE OU SUR MER NE PEUT REUSSIR SANS QUE LA MAITRISE AERIENNE AIT ETE ETABLIE AU PREALABLE.

Ce principe est devenu l'axiome fondamental de la stratégie nouvelle. Ceux qui persistent à vouloir lancer des flottes ou des armées dans des secteurs dominés par l'aviation ennemie ne sont pas dignes d'occuper des positions de commandement.

2° LE BLOCUS D'UNE NATION EST DEVENU FONCTION DE LA PUISSANCE AERIENNE.

Les Anglais ont appris que les opérations du blocus, naguère encore dépendant exclusivement de la puissance navale, sont passées actuellement sous le contrôle de l'aviation. Quoique pratiquement dépourvue d'une flotte de combat, l'Allemagne a été en mesure d'infliger des pertes sérieuses à la flotte marchande alliée. Au fur et à mesure que le rayon d'action des bombardiers augmente, le danger pour les unités de surface devient plus grand.

3° SEULE LA PUISSANCE AERIENNE PEUT TENIR TETE A LA PUISSANCE AERIENNE.

On a aujourd'hui abandonné tout espoir quant à l'efficacité de l'artillerie antiaérienne, des barrages de ballons ou d'autres installations terrestres, en tant qu'éléments défensifs efficaces contre l'aviation. On peut, par ces moyens, tenir l'ennemi à distance, l'obliger à lâcher ses bombes d'une plus haute altitude, l'empêcher de frapper avec précision. Mais la seule défense contre le danger du ciel se trouve dans le ciel.

Malgré leurs pièces antiaériennes puissantes, le « Bismarck », le « Prince of Wales », le « Repulse » et le « Haruna » allèrent par le fond, victimes des attaques aériennes.

4° L'AVIATION BASEE SUR DES AERODROMES TERRESTRES EST TOUJOURS SUPERIEURE A CELLE QUI OPERE A PARTIR DES PLATES-FORMES FLOTTANTES.

Ceci est dû à la différence de surface entre les plates-formes des porte-avions et les terrains d'envol. Le pont du plus grand navire porte-avions est long de deux cent cinquante mètres environ, et large d'une trentaine de mètres. Les grands bombardiers lourds, dont la construction vient d'être entreprise aux Etats-Unis, déploient une envergure d'ailes qui dépasse les 60 mètres !

5° LE RAYON DES EFFECTIFS AERIENS DOIT POUVOIR ATTEINDRE LES LIMITES EXTREMES DU THEATRE DES OPERATIONS.

Le rayon d'action relativement réduit de l'aviation allemande a valu au haut commandement du Reich bien des déceptions. A chaque étape de ses conquêtes, la machine de guerre allemande devait subir un temps d'arrêt plus ou moins long afin de permettre l'aménagement de bases aériennes à portée du nouveau champ d'opérations.

6° DANS LA GUERRE AERIENNE, LA QUALITE DES APPAREILS PRIME LA QUANTITE.

Ceci a été prouvé au cours de la bataille de la Grande-Bretagne. Les Allemands étaient confiants dans la supériorité numérique écrasante qu'ils étaient capables de mettre en ligne. Mais les effectifs de la R.A.F., bien que beaucoup moins nombreux, purent tenir tête victorieusement à la Luftwaffe grâce à la qualité supérieure des avions de combat britanniques.

7° LE PRINCIPE DE L'UNITE DE COMMANDEMENT, ADMIS DEPUIS LONGTEMPS EN CE QUI CONCERNE LES ARMEES DE TERRE ET LES FLOTTES, DOIT ETRE APPLIQUE A L'AVIATION.

Au cours de plusieurs opérations majeures de cette guerre, la question suivante s'est posée : est-ce l'aviation terrestre ou l'aviation navale qui doit diriger les combats dans tel secteur ? Si demain New-York était attaquée, à quelle section de l'aviation incomberait la défense de la métropole américaine ?

Une force aérienne homogène doit avoir un commandement unique, ceci est indispensable.

8° L'AVIATION DOIT DISPOSER DE SES PROPRES MOYENS DE TRANSPORT.

Une aviation entièrement dépendante des moyens de communications terrestres ou maritimes est un anachronisme choquant. Il est ridicule de lier une force se déplaçant à plusieurs centaines de kilomètres à l'heure, à des véhicules terrestres ou maritimes qui se meuvent à 30 ou 40 kilomètres à l'heure.

Les services américains de recherches aéronautiques ont préconisé depuis longtemps la construction de cargos aériens, d'avions convoyeurs possédant un rayon d'action très étendu. Il est désormais prouvé que l'aviation doit être une force absolument indépendante et autonome.



Ce qui reste des usines Renault après le bombardement de la R.A.F. du 30 mars dernier. Cette impressionnante photographie, qui a été envoyée secrètement de France, réduit à néant les prétentions de la propagande allemande, alléguant que l'attaque aérienne britannique n'avait causé que de légers dégâts aux grandes usines françaises actuellement au service du Reich.

Un quartier de Lubeck après le passage des bombardiers de la Royal Air Force.

LES POSSIBILITES DE L'AVIATION SONT INFINIES

Grâce à l'aviation, il est possible aujourd'hui de réduire une nation à merci sans avoir recours à une armée d'invasion.

Dans un conflit armé, le but est d'obliger l'ennemi à désarmer. Jusqu'à l'avènement de la puissance aérienne, ceci n'était possible qu'au moyen des armées de terre, dont les transports étaient assurés par les flottes. L'aviation a révolutionné toute cette technique, en permettant de mettre le pays ennemi hors de combat directement, par la destruction immédiate de la totalité de son potentiel de guerre. Mais ici, il faut se poser une question **importante** :

Est-ce que l'attaquant a pour objectif la conquête de la nation ennemie, ou bien son élimination en tant que facteur économique, politique ou militaire ?

Dans le conflit entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne, nous assistons à une guerre d'élimination. Le Reich ne peut espérer asservir la Grande-Bretagne à son profit ; il est donc plus intéressé à la destruction des Iles Britanniques qu'à leur conquête.

La Russie présentait un tout autre problème. Le but premier de l'Allemagne était de contrôler le territoire soviétique de façon à pouvoir tirer profit de ses ressouces naturelles et industrielles. C'est pour cela que la Luftwaffe ne se lança pas à l'assaut avec tous ses effectifs au début de la guerre germano-russe.

Evidemment, la guerre pour la conquête est plus difficile, plus coûteuse en hommes et en matériel. Pour peu que les communications soient allongées, elle présente des obstacles très difficiles à surmonter.

Mais du point de vue des Nations Unies, il ne saurait être question de guerre de conquête. Les Alliés ne visent pas à la mainmise sur les ressources des puissances de l'Axe. Ils ne tendent leurs volontés que vers l'élimination pure et simple d'une menace qui met continuellement le monde en danger.

C'est pour cette raison que le seul plan stratégique cohérent que les Nations Unies doivent appliquer dans cette guerre est un plan d'essence purement aérienne.

Dès lors, à la lumière des leçons fournies par les premières années de cette guerre, nous devons nous atteler sans tarder à forger les armes de la victoire.

Ces armes sont des appareils formidables, puissants, rapides, pouvant transporter des tonnes d'explosifs à des milliers de kilomètres de distance, en empruntant le chemin du ciel.

L'événement saillant de la 3ème année :

LA GUERRE EN EXTREME-ORIENT



Les premiers succès remportés par les Japonais ont étonné le monde. Aujourd'hui, grâce au recul du temps et surtout aux opérations victorieuses, entreprises récemment par les Nations Unies sur ce théâtre de la guerre, il est possible de juger avec plus de justesse quel a été le facteur des avantages que Tokio a su se ménager au cours des premières semaines du conflit en Extrême-Orient.

La stratégie japonaise est basée sur la méthode du jiu-jitsu. Les sujets du Mikado sont passés maîtres dans l'art et la méthode de se défendre au moyen de prises et de passes savantes. Les principes du jiu-jitsu sont la simplicité même, et ils sont basés sur le raisonnement suivant : il n'existe pas d'adversaire, aussi puissant qu'il soit, qui ne présente un point faible ; la force de la personne la plus faible est supérieure à celle de l'ennemi, si elle est concentrée à l'endroit approprié et appliquée avec une extrême précision.

Mais le jiu-jitsu n'est efficace que pour autant que sa technique est inconnue de l'adversaire.

Si l'on établit le bilan des forces en présence dans le Pacifique, au moment de l'attaque nippone, on relèvera que le Japon affrontait des ennemis bien plus puissants que lui. Se trouvant dans cette situation, Tokio résolut de commencer la guerre par un coup de surprise, dirigé exactement contre le point de jonction des forces navales anglo-américaines, là où les préparatifs alliés n'avaient manifestement pas encore été complètement achevés. La tactique employée par les Japonais rappelle beaucoup celle de leur jiu-jitsu national. Le développement subséquent des opérations confirme dans une grande mesure cette impression première.

En quelques heures, la supériorité navale des Anglo-Saxons dans le Pacifique fut paralysée. En quelques semaines, une série de bases alliées, au nombre desquelles il faut compter les Indes Néerlandaises, tombèrent aux mains de l'agresseur. Ces combats-éclair permirent aux Japonais de s'assurer la maîtrise de ce qu'on peut appeler leurs objectifs de guerre limités. C'est grâce à la même méthode qu'un lutteur de jiu-jitsu arrive à paralyser momentanément son adversaire.

Chacune des opérations entreprises par les Nippons, comme par exemple l'attaque de Pearl Harbour, peut être considérée comme une prise de ce sport d'adresse. Premièrement, ils eurent l'idée d'avoir recours, pour mettre hors de combat les forces navales stationnées à Honolulu, à la méthode, d'origine britannique, des avions-torpilleurs basés sur des porte-avions. Cette idée fut graduellement transformée en un plan dont tous les détails furent minutieusement arrêtés à l'avance.

Lorsqu'il établit les plans de défense des îles Hawaï, le département naval des Etats-Unis était convaincu que l'attaque viendrait de la flotte japonaise ; c'est pour cette raison que les meilleures unités américaines furent concentrées à Pearl Harbour. La marine américaine, à laquelle incombe la surveillance et la protection des côtes, avait organisé un système de patrouilles aériennes. Chaque jour, de grands hydravions survolaient la mer, dans la région de Pearl Harbour, dans un rayon atteignant 1.000 milles. Même si la flotte japonaise tentait de traverser, pendant la nuit, ce cercle virtuel tracé à mille milles du centre de défense américain, il était presque certain que les unités navales des Etats-Unis auraient pu quitter le port avant l'aube, devançant ainsi de plusieurs heures l'arrivée de l'ennemi.

Il semble établi que les Japonais étaient parfaitement au courant de ce système de défense. Leur plan fut donc de profiter des ténèbres de la nuit pour placer leurs porte-avions de façon à ce que leurs appareils pussent décoller à l'aube et arriver sur Pearl Harbour aux premières lueurs du jour. D'après les résultats de la commission d'enquête, l'attaque se développa de la manière suivante :

Au crépuscule du 6 décembre, les porte-avions japonais passèrent à toute vapeur la ligne marquant la limite extrême des patrouilles aériennes entreprises par les Américains. Ils parcoururent environ 350 milles à la faveur de l'obscurité, lançant leurs avions un peu avant l'aube. Volant à une vitesse de 450 kilomètres à l'heure, les appareils mirent un peu moins de deux heures pour atteindre Pearl Harbour... Et ce fut le terrible bombardement. Mais le succès japonais ne fut pas dû au hasard ; une longue et méticuleuse préparation avait précédé cette opération.

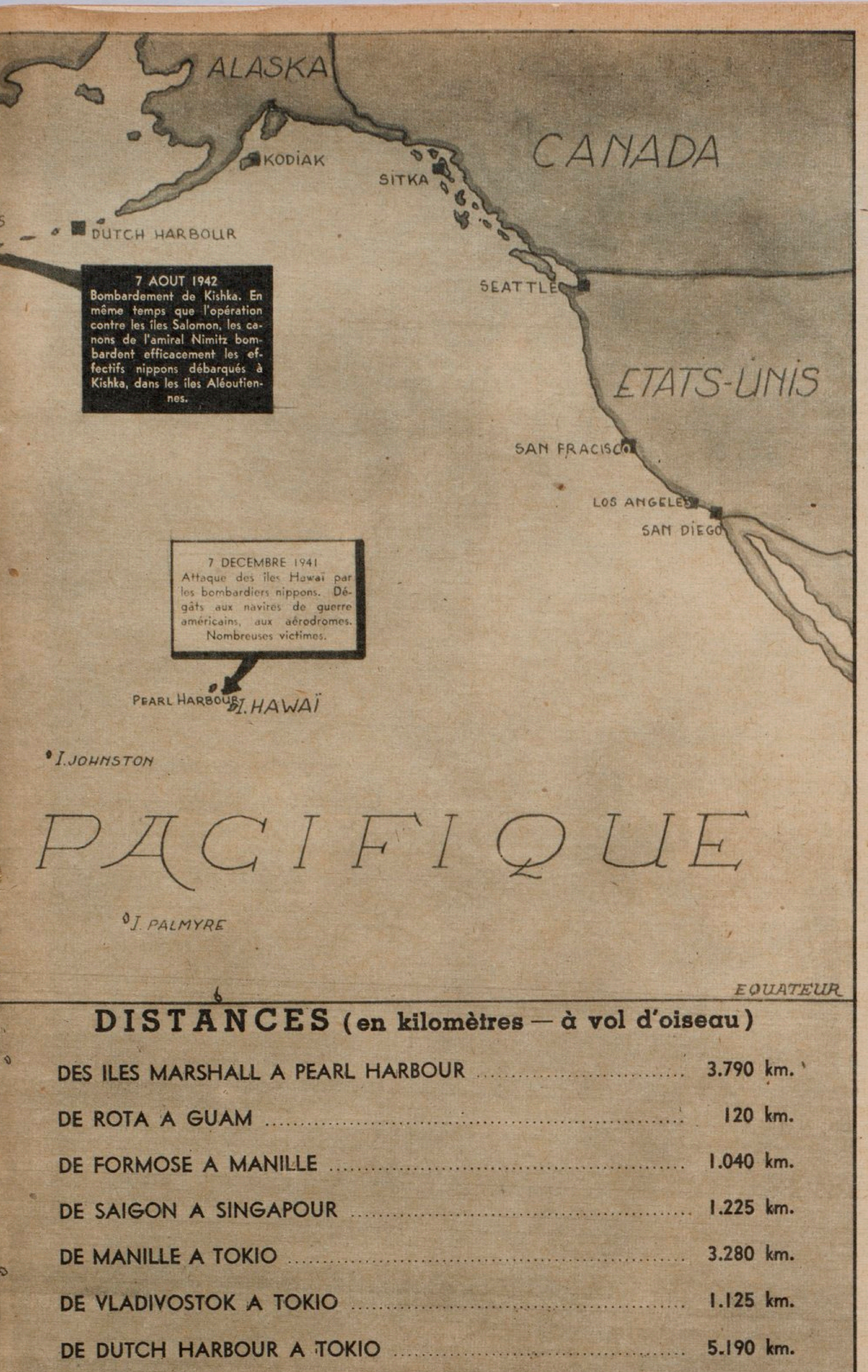
La plupart des pilotes qui conduisaient les avions japonais avaient suivi six années d'entraînement. Voici quel est, d'après des informations de sources japonaises, le détail de cet entraînement : Au cours des trois premières années, les instructeurs ont pour but de tremper le caractère des cadets. Pendant la première année, on inculque à chaque aspirant le sens du devoir et de la libre acceptation de la mort pour la patrie. Pendant le second cycle, on lui apprend que la destruction de l'ennemi est plus importante que la perte de sa propre existence. Ce n'est qu'à la fin de cette période préliminaire que le futur pilote commence à recevoir l'instruction proprement dite d'un aviateur. La quatrième année est réservée à l'étude technique des moteurs et de la navigation. Pendant la cinquième année, le cadet apprend le vol de nuit, l'emploi de la T.S.F., le tir, le bombardement et l'art de lancer les torpilles. Finalement, la sixième année est réservée aux exercices, extrêmement difficiles, d'envol et d'atterrissage sur un pont de porte-avions. En vue d'obtenir des spécialistes, capables de tirer un maximum de leurs appareils et de leurs armes par n'importe quelles conditions météorologiques, les opérations de décollage et d'atterrissage sont répétées plus de 8.000 fois.

C'est également grâce à un exploit de jiu-jitsu que Hong-Kong put être rapidement conquis. L'armée japonaise comprend plusieurs régiments composés d'hommes spécialement entraînés pour faire la guerre dans l'eau. On les appelle les « Samouraïs nageurs ». Ces soldats sont capables de porter la totalité de leur équipement, de combattre et de tirer alors qu'ils ont de l'eau jusqu'au cou. Ils peuvent nager sans mouiller leurs armes et leurs munitions, tenir un drapeau au-dessus de l'eau et flotter avec les pieds et les mains liés. Ce sont ces Samouraïs qui nettoyèrent les champs de mines protégeant les abords de Hong-Kong. Les nageurs partirent pendant la nuit, leurs corps enduits de graisse ; ils transportaient plusieurs centaines de mètres de câble électrique, qu'ils attachèrent successivement à chacune des mines. Ensuite, ils accostèrent en un point non gardé du littoral de l'île où quelques-uns de leurs camarades les attendaient. Ces derniers avaient avec eux un instrument auquel furent rattachées toutes les extrémités de câbles. Quelques minutes plus tard, toutes les mines de Hong-Kong sautaient. Immédiatement des centaines de chalands quittaient la terre ferme et se dirigeaient vers la base britannique.

Le succès de l'opération était désormais garanti.

Les Japonais furent à même de mener à bonne fin d'autres expéditions-surprises. Par exemple, les plans alliés prévoyaient que les Nippons attaqueraient la Birmanie à partir des bases nouvellement acquises en Indochine, mais personne n'avait prévu un assaut direct contre les positions anglo-américaines du Pacifique, de la mer de Chine et de l'océan Indien. C'est pour cette raison que les Alliés ont massé leurs effectifs terrestres et aériens en vue de la défense de la Birmanie, et mis au point une stratégie navale dirigée contre la flotte japonaise dans le triangle Singapour-Bornéo et les Philippines.

Contrairement à toutes ces théories, le Japon ne déclencha l'offensive contre la Birmanie qu'après son succès à Bangkok, qui lui livra le Thaïland comme point de départ. Et l'attaque première fut concentrée contre la péninsule de la Malaisie, c'est-à-dire Singapour. D'un seul coup, le dispositif anglo-américain fut bouleversé, la ligne vitale de



DISTANCES (en kilomètres — à vol d'oiseau)

DES ILES MARSHALL A PEARL HARBOUR	3.790 km.
DE ROTA A GUAM	120 km.
DE FORMOSE A MANILLE	1.040 km.
DE SAIGON A SINGAPOUR	1.225 km.
DE MANILLE A TOKIO	3.280 km.
DE VLADIVOSTOK A TOKIO	1.125 km.
DE DUTCH HARBOUR A TOKIO	5.190 km.
DE PEARL HARBOUR A MANILLE	9.330 km.
DE PEARL HARBOUR A SAN DIEGO	4.330 km.

VICTOIRE EN ASIE EN AUTOMNE 1942 ?

Si une offensive alliée contre les territoires conquis par le Japon devait se produire cette année-ci, elle aurait vraisemblablement lieu en novembre, pensait-on, il y a peu, dans les milieux généralement bien informés. Et cependant, nous assistons déjà à une importante action contre les îles Salomon, laquelle constitue sans doute une opération préliminaire en vue d'une offensive de plus grande portée.

Quoi qu'il en soit, le mois de novembre nous fixera sur l'équilibre des forces dans la zone du Pacifique. En effet, ou les Alliés développeront leur offensive générale visant à reconquérir les territoires perdus depuis le début de la guerre, ou bien les Japonais seront en mesure de lancer leurs forces contre les Indes au moment où la mousson prendra fin. Telle est l'alternative brûlante. Les Nations Unies ont peu de temps pour être tout à fait prêtes, et aucune faute n'est désormais permise. Pourront-elles attaquer le Japon directement ? Ou devront-elles se contenter de trouver un moyen, en desserrant l'étreinte de la pieuvre sur sa proie, d'appauvrir progressivement l'industrie de guerre nippone jusqu'à ce que la pénurie de matières premières la rende incapable de poursuivre la guerre ?

Naturellement, il serait préférable de terrasser l'adversaire japonais par une offensive aérienne totale. Le bombardement des villes nippones si vulnérables y contribuerait substantiellement, mais même les plus enthousiastes partisans de l'attaque aérienne admettent que le temps n'est pas encore venu de la conquête du Japon par les airs. Il en est de même en ce qui concerne les projets d'invasions territoriales via l'Alaska et la Sibérie. De toute façon, en envisageant tous les aspects de ce problème, l'on doit conclure à la nécessité d'ébranler la puissance japonaise au cours de cet automne, avant qu'elle ne puisse se consolider. Comme un général bien connu le soulignait il n'y a pas longtemps à New-Delhi, après avoir attentivement examiné une carte : « La combinaison qu'il nous faut ici est celle d'avions américains et d'hommes asiatiques. Si nous obtenons les avions, nous vaincrons les Japonais à n'importe quel moment. »

Avec les millions de Chinois et l'armée sans cesse croissante des Indes, les perspectives sont des plus rassurantes. Pourvu que les Alliés puissent maintenir leurs lignes de communications, il ne fait aucun doute que la suprématie aérienne ne leur soit assurée.

Leur plan devrait être de lancer une grande offensive à trois têtes. Frappant tout d'un coup et en même temps de chacune de leurs trois grandes bases, ils s'efforceraient de s'assurer des tremplins dans le grand cercle représenté par les territoires dominés par le Japon. Attaquant ensuite avec des forces importantes par terre, par les airs et par mer, les Alliés couperaient les communications de l'ennemi et les armées nippones seraient alors condamnées. Bien qu'il convienne d'examiner les trois directions de la poussée générale alliée une à une, ces dernières seraient évidemment étroitement coordonnées.

LA PLATE-FORME INDIENNE

L'attaque partant des Indes serait dirigée contre une bande de territoire dont la valeur stratégique a, dans le passé, été malheureusement négligée, sauf par les Japonais. Il s'agit de la partie de la Malaisie s'étendant sur près de 440 kilomètres qui appartenait à la Thailand et lui appartient toujours, du moins nominalement.

En regardant une carte, on saisit en effet toute l'importance d'une telle région. Les rivages orientaux du golfe du Bengale font voir clairement que la Thailand du Sud est le seul secteur réellement vulnérable de la grande chaîne de la péninsule et des îles qui s'étendent vers la droite depuis la Birmanie en passant par Sumatra et Java jusqu'à Timor. Cette chaîne est quelquefois appelée la « barrière malaise ».

En Birmanie et en Malaisie, il y a des rangées de montagnes couvertes d'une jungle épaisse. A Sumatra et à Java, la barrière se prolonge vers la mer, jusqu'aux côtes du sud-ouest. Même si les troupes alliées arrivent à établir des têtes de pont sur ces îles, elles seraient loin d'avoir atteint des régions vitales.

Les Japonais, il convient de le rappeler, avaient l'avantage d'attaquer sur les côtes nord-est de ces grandes îles où se trouvent d'excellents ports et où les grandes villes comme Batavia peuvent être aisément atteintes. Il va sans dire que pour forcer les portes maritimes de la barrière malaise, des détroits de Malacca et des îles de la Sonde, il faudrait payer le prix fort de puissantes forces navales nippones gardant ces eaux étroites.

Par contre, la conformation physique de la Thailand du Sud est très différente de celle des régions que nous venons de décrire. Les rivages occidentaux sont facilement accessibles, et aucune rangée de montagnes n'empêcherait des troupes débarquées de progresser à travers le pays. Les attaques de flanc que l'ennemi délogé ne manquerait pas de lancer tout au long des étroites bandes côtières du nord et du sud pourraient être facilement enrayées par des forces aériennes suffisantes.

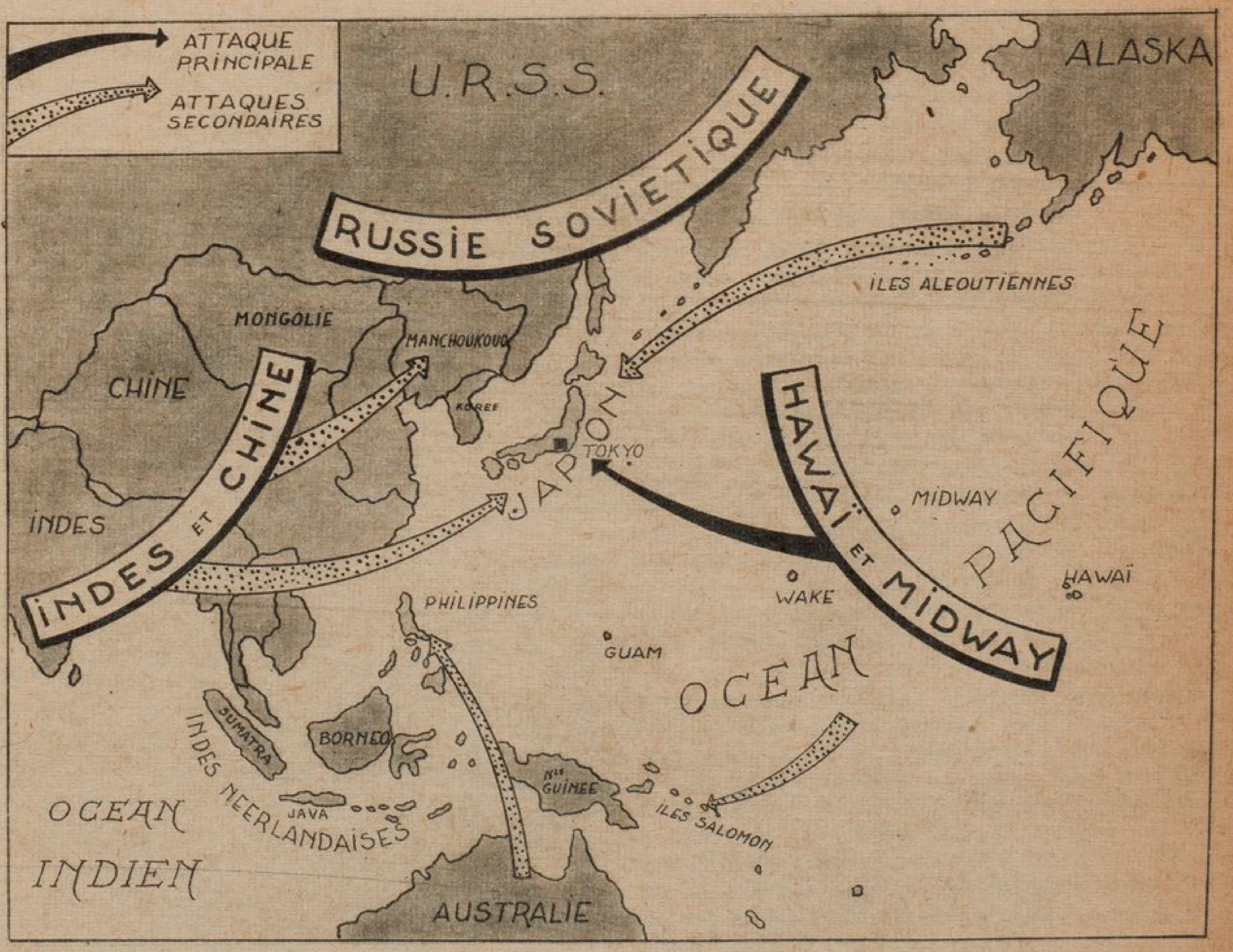
Il n'y aurait du reste aucune grande difficulté d'envoyer, à partir des Indes, un corps expéditionnaire dans la Thailand du Sud. Le problème du transport ne serait rien si l'on songe à la formidable organisation qu'exigerait une force américaine opérant dans le Pacifique. Les Indes pourraient en outre compter très largement sur la production de leur propre industrie maritime. Durant la période calme suivant les moussons, une flotte adéquate pourrait aisément transporter et ravitailler en même temps une armée à travers la baie de Bengale.

LA CHINE : GRENIER HUMAIN

Il n'est pas facile de prévoir exactement quelle sera la situation militaire de la Chine d'ici quelques mois. Beaucoup dépendra du flot continu de fournitures qui lui sont envoyées par les nouvelles voies maintenant que la route de la Birmanie a été perdue. Peut-être est-il excessif d'espérer que cet automne les Chinois puissent rejeter l'ennemi à la mer. Quoi qu'il en soit, avec leurs énormes réserves d'hommes, il est impossible de penser, ne serait-ce qu'un moment, que les Chinois ne seront pas capables de tirer avantage des diversions japonaises sur les autres fronts.

Le meilleur emploi possible des forces chinoises dans une offensive générale serait d'essayer de regagner les Etats de Shan, puis d'enfoncer un coin directement au sud, dans la

(*Lire la suite en page 18*)



Sur cette carte du théâtre des prochaines opérations d'Extrême-Orient, figurent les points de départ des assauts que les Nations Unies pourraient entreprendre contre le Japon. Les forces alliées disposent actuellement comme bases d'attaque : les Indes, la Chine, l'Australie, les îles américaines du Pacifique et les Aléoutiennes.

communication Singapour-Birmanie fut coupée, et la base britannique fut isolée d'abord et ensuite encerclée. Singapour, essentiellement base navale, devint bientôt inutile, car si elle était imprenable du côté de la mer, elle ne pouvait pas soutenir un assaut venant de terre. D'après l'expérience acquise à la suite des manœuvres, il avait été établi que le passage d'un agresseur à travers la presqu'île de Malacca était impossible. La jungle et les forêts impénétrables devaient être la ligne Maginot de Singapour. Cette conception — les événements l'ont démontré — était fausse. La ligne fut facilement brisée. Les obstacles naturels de la Malaisie s'avérèrent inefficaces sans de solides dispositifs de défense.

La stratégie japonaise, visant à la destruction de l'unité de défense des Alliés, réussit dans une grande partie. Chaque position alliée fut d'abord isolée et ensuite attaquée. Hong-Kong et Singapour étaient isolés. L'île de Sumatra fut attaquée par le sud-est. La Birmanie fut progressivement coupée, par mer et du côté de la terre. Le centre de Java fut privé de tout contact avec l'extérieur. Tous ces exemples font partie de la stratégie du jiu-jitsu. Et maintenant voici un exemple final : Apparemment, les défenseurs de la Birmanie ne s'attendaient pas à une attaque japonaise venant par le sud ; la province de Tennasserim semblait offrir une protection suffisante, empêchant de grandes concentrations de troupes et particulièrement d'unités mécanisées. En fait, le premier assaut japonais fut livré contre Victoria dans le nord de l'isthme de Kra. Les opérations suivantes confirmèrent cette tactique et, dirigées contre Tavoy, aboutirent à l'occupation de l'extrémité méridionale prolongée de la Birmanie. Mais l'avance vers Moulmein fut une surprise. D'importants contingents nippons venant de l'est étaient puissamment soutenus par des troupes qui venaient du sud.

Les communiqués japonais ont dit comment les soldats nippons réussirent à faire passer des tanks et de l'artillerie lourde par-dessus des montagnes atteignant par endroits la hauteur de 3 ou 4.000 mètres. Dès les premiers jours de la déclaration de guerre, des soldats du génie nippon travaillèrent secrètement sur les routes de montagne. Ce n'étaient pas des routes à proprement parler. Les tanks, les véhicules et les grosses pièces d'artillerie durent franchir des pistes muletières, des passages arrachés à la forêt. Mais finalement toutes les difficultés furent surmontées, et les tanks arrivèrent dans la vallée du Salween.

L'art de faire la guerre en style jiu-jitsu représente un exploit étonnant. Mais la guerre moderne n'appartient pas au mécanicien. Elle appartient à la machine. Elle appartient à l'économie. Les capacités de ruse individuelle ont leur place dans le concert des organisations sur une grande échelle, et naturellement, lorsque l'esprit est capable de mieux servir les machines, leur potentiel s'en trouve augmenté. Mais notre temps est le temps des engins.

Les nations qui peuvent disposer d'un plus grand potentiel de motorisation ont un avantage décisif sur les autres. A la longue, les trucs et les expédients du jiu-jitsu ne peuvent tenir tête à la quantité et à la qualité des tanks et des avions : la bataille de la mer du Corail, celle de Midway et celle des îles Salomon sont là pour le prouver.

Après 3 années de

GUERRE SUR MER

Moins spectaculaire que les opérations de terre, la guerre sur mer a fait rage depuis le commencement de cette guerre. D'une part, l'Allemagne, pour compenser sa faiblesse navale, a lancé, à travers toutes les étendues d'eau du globe, sous-marins et pirates de surface pour essayer de paralyser le trafic maritime vital pour les Nations Unies. D'autre part, les Alliés, après avoir maintenu le blocus à l'encontre du Troisième Reich, ont cherché à profiter de leur suprématie navale pour interdire aux flottes marchandes de l'Axe la navigation à travers les océans.

Le « Lease and Lend Bill », la participation de plus en plus active des Etats-Unis, et, depuis le 7 décembre 1941, leur entrée en guerre ont eu pour résultat, de la part de la marine allemande, une recrudescence d'activité, destinée à couper toutes les lignes maritimes importantes, aboutissant aux Iles Britanniques, aux ports soviétiques et aux bases du Proche et de l'Extrême-Orient.

Les organes de propagande ennemis ne manquent pas une occasion de glorifier le travail des équipages des sous-marins, des vedettes lance-torpilles, des corsaires camouflés et de l'aviation navale, lesquels, d'après eux, ont porté à la navigation alliée de tels coups que, dans un avenir très prochain, les Nations Unies se verront dans une situation sans issue et se trouveront dans l'obligation de cesser la lutte.

La vérité est tout autre. Les quelques chiffres que nous publions plus loin sont destinés à rétablir en ses justes proportions la situation navale des Alliés.

En juillet dernier, les Allemands prétendirent avoir coulé des navires appartenant aux Nations Unies, pour un tonnage global de 816.000 tonnes. Ils tendent à considérer ce résultat comme susceptible d'avoir des répercussions désastreuses sur la régularité du trafic maritime allié.

Sans s'arrêter au fait que les allégations ennemies sont à coup sûr exagérées, il suffit de mentionner que pour **ce même mois de juillet, les chantiers navals américains ont construit à eux seuls huit cent mille tonnes de navires.** Le chiffre que les Allemands considèrent comme un record, dans le cas où il serait authentique, ce qui est très peu probable, ne représenterait en réalité qu'un excédent léger de 16.000 tonnes sur la seule production américaine de remplacement.

Ces données expliquent d'une façon significative la récente déclaration de l'amiral Dönitz qui avertit le public allemand que « désormais la tâche de ses sous-marins deviendrait de plus en plus dure ».

Pour avoir une idée exacte de l'effort américain en ce qui concerne les constructions navales, il suffit de comparer les chiffres actuels à ceux de 1918. **A la fin de la dernière guerre, la production mensuelle des chantiers américains s'élevait à 3.000.000 de tonnes. Elle est actuellement de 8.000.000 de tonnes par mois.**

Par ailleurs, il a été constaté que l'écart entre les chiffres du tonnage effectivement coulé au cours de la précédente guerre et ceux proclamés de nos jours par la propagande allemande a été fidèlement maintenu, pour ne pas dire adopté.

Ainsi, au cours du dernier conflit, l'Allemagne déclara, en avril 1917, que ses sous-marins avaient atteint un record et fournissait le tonnage, évidemment exagéré, d'un million et deux cents tonnes de bateaux alliés envoyés par le fond. Mais, chose étrange, à partir des mois qui suivirent, les prétentions de l'Amirauté du Kaiser devinrent beaucoup plus modestes. Elles baissèrent régulièrement jusqu'à atteindre une moyenne mensuelle de 700.000 tonnes en 1917, pour descendre encore à 500.000 tonnes par mois au cours de l'année 1918.

Une simple comparaison entre les tonnages proclamés au cours des deux conflits démontre que la moyenne annoncée pour les six premiers mois de cette année, soit 583.000 tonnes, ne dépasse que légèrement celle de la dernière année de l'autre conflit.

Les Alliés sont aujourd'hui en bien meilleure posture qu'en 1917 ou 1918. Leur production navale dépasse au total toutes les prétentions de l'Axe, ce qui est un gage certain du fait que le trafic maritime continuera jusqu'à la fin de la guerre à se développer en faveur des Nations Unies.

Et maintenant, passons à un autre aspect de la lutte sur mer. Lorsque le Premier Lord de l'Amirauté, M. Alexander, déclara « qu'un très lourd tribut était payé par les sous-marins allemands », il ne prononça pas là de vains mots. Et pour mieux illustrer cette déclaration, nous aurons une fois de plus recours à un parallèle.

Au cours des 24 premiers mois de la guerre mondiale, les Allemands perdirent 36 submersibles, alors que **leurs pertes de ces deux dernières années s'élèvent à 128 unités.**

Il ne faut pas perdre de vue que la protection anti-sous-marine de la dernière guerre était bien moins efficace que celle dont disposent les belligérants d'aujourd'hui. L'aviation qui se trouvait encore en un état rudimentaire ne jouait qu'un rôle limité au cours des opérations terrestres, et n'intervenait que très rarement dans les rencontres navales. Avec des moyens réduits, les Alliés réussirent à remporter un tableau de chasse impressionnant, illustré par cette statistique.

En 1914, les Allemands perdirent ...... 5 sous-marins.
En 1915, les Allemands perdirent ...... 19 sous-marins.
En 1916, les Allemands perdirent ...... 22 sous-marins.
En 1917, les Allemands perdirent ...... 63 sous-marins.
En 1918, les Allemands perdirent ...... 69 sous-marins.

Au total, sur les 343 sous-marins que les Allemands eurent en service actif au cours du dernier conflit, 199 furent détruits par les nations alliées.

Aujourd'hui, il semble que le nombre de submersibles de l'Axe opérant dans les sept mers excède de beaucoup celui que nous avons mentionné plus haut. Mais, par ailleurs, il serait faux de croire que l'intensification des constructions sous-marines ne présente pas de difficultés pour le gouvernement qui a décidé d'avoir recours à cette forme de la guerre sur mer. L'un des problèmes les plus difficiles à résoudre est celui du recrutement des hommes. Les marins qui naviguent sous la mer doivent avoir des aptitudes et des connaissances spéciales. Or, quelle que soit l'organisation des effectifs navals d'une nation, lorsque les pertes en sous-marins dépassent une certaine proportion, lorsque le rythme des constructions de ces engins augmente de jour en jour, les cadres prévus en temps de paix sont vite dépassés et les remplacements deviennent de plus en plus ardus.



UN ARTISAN DE LA PRODUCTION MASSIVE.

Conclusion

La guerre est entrée dans sa quatrième année. Combien de temps durera encore ce conflit qui bouleverse les cinq parties du monde ? Nul ne saurait le dire. Mais il est une autre question à laquelle tout homme sensé peut répondre avec le maximum de chances de tomber dans le vrai. Qui remportera finalement la victoire finale vers laquelle tendent, de part et d'autre, les volontés conjuguées de centaines de millions d'hommes ?

La partie victorieuse sera incontestablement celle dont le potentiel productif lui concédera une telle suprématie que contre chaque engin ennemi elle pourra en aligner dix. La guerre que nous vivons est une guerre de machines, encore plus qu'une guerre d'hommes. Les conflits modernes ne sont résolus que par la destruction des armes en possession de l'une des forces armées qui s'affrontent. La victoire ira à la nation qui sera capable de produire le maximum d'armes dans le minimum de temps.

La conception actuelle de la force ne réside pas uniquement dans l'amélioration constante des engins mécaniques. Mille hommes armés de mousquets peuvent toujours réduire à la raison un seul homme qui se défend à l'aide d'une mitrailleuse du dernier modèle. A côté de la qualité technique des armements, la question du nombre vient jouer un rôle capital en vue de la solution de la guerre.

Lorsque les équipements mécaniques de deux armées en présence sont aussi identiques qu'ils l'ont été au cours des dernières quarante années, la différence entre le vainqueur et le vaincu doit être mesurée avec la notion du plus nombreux et du moins nombreux.

Une arme nouvelle, inédite, comme le furent tour à tour le tank, le bombardier, peut procurer à l'une ou l'autre partie un avantage momentané. Mais il a été établi par une série d'expériences décisives que, pour toute forme nouvelle d'armement offensif, un armement défensif adéquat a été inventé et mis en application.

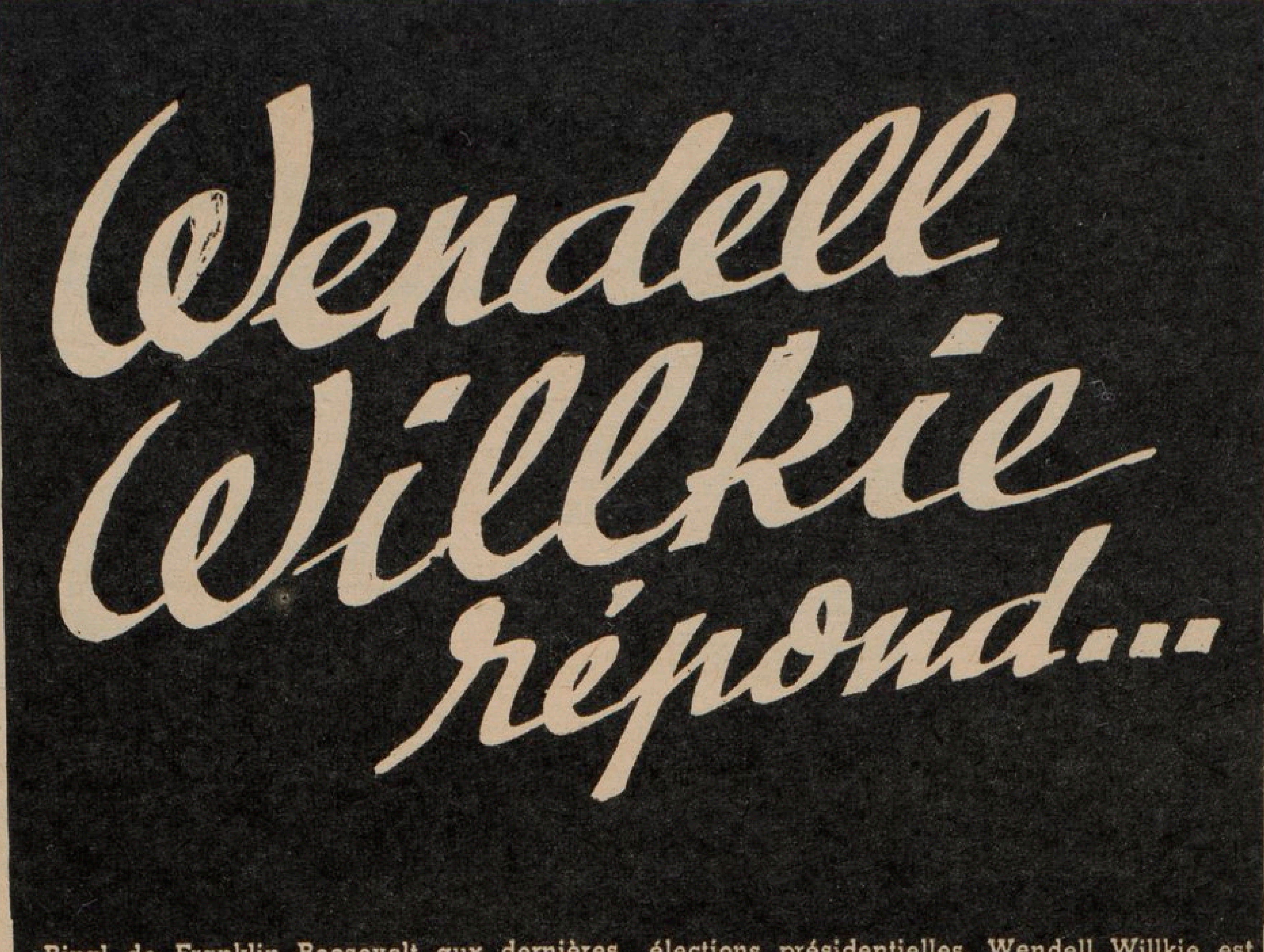
La conception et l'armement des avions de guerre changent avec une telle rapidité que certains techniciens jugent inutile la constitution d'un outillage compliqué en vue de la fabrication de quelques types qui seront surannés avant d'avoir pu prendre l'air pour la première fois. Le principe du nombre demeure toujours intact. Une armada d'avions dont la production en masse est continuellement renouvelée peut toujours mettre hors de combat des effectifs aériens en infériorité numérique, composés d'appareils plus rapides et plus lourdement armés.

LA PRODUCTION MASSIVE EST UN FACTEUR ESSENTIEL DE CETTE GUERRE, UN FACTEUR DETERMINANT.

Cette guerre se prolongera jusqu'au jour où l'un des adversaires sera en mesure de produire un matériel tellement nombreux que, quels que soient les efforts de l'autre partie, il restera toujours un certain nombre d'engins messagers de mort.

Dans ce domaine, d'ores et déjà, la suprématie appartient incontestablement aux Nations Unies. L'industrie américaine est parfaitement outillée pour la production en masse. En temps de paix, aucun pays au monde ne pouvait lui faire la concurrence. Le jour où la réorganisation de la production des Etats-Unis sera achevée, un poids énorme tombera dans la balance en faveur des Alliés.

Ce jour est peut-être encore très lointain. Peut-être, aussi, est-il à la portée de nos espoirs les plus optimistes.



Wendell Willkie répond...

Rival de Franklin Roosevelt aux dernières élections présidentielles, Wendell Willkie est un des personnages les plus en vue de la vie publique américaine. Leader des républicains, il a toujours été en faveur d'une action commune, entreprise avec les démocraties pour combattre l'Axe et ses satellites. Grand voyageur, il a visité l'Angleterre, et, d'après de récentes informations, il est sur le point d'entreprendre une longue tournée dans le Proche-Orient et en Russie. Nous aurons ainsi l'occasion de le voir en Egypte. Récemment, le journal américain « Look » a posé à Wendell Willkie une série de questions d'une actualité brûlante, auxquelles il a répondu avec franchise. Voici quelques-unes de ces questions.

Est-il vrai, comme on l'a souvent raconté, que vous vous êtes brouillé avec le Président parce qu'il n'a pas pu trouver pour vous un poste convenable dans l'effort de guerre ?

Lorsqu'on dit que deux hommes se sont brouillés, cela implique qu'il existait auparavant, entre eux, une sorte d'arrangement ou d'accord. Or, je n'ai pas et je n'ai jamais eu des relations personnelles avec le président Roosevelt. Avant de poser ma candidature aux dernières élections, je l'ai rencontré peut-être une douzaine de fois et jamais nos entretiens n'ont eu pour sujet des questions politiques.

Depuis les élections, j'ai rencontré le Président exactement quatre fois : la première entrevue eut lieu avant mon départ pour la Grande-Bretagne ; il me donna une lettre qu'il me pria de remettre à M. Churchill ; ensuite, je vis le Président à mon retour, et une troisième fois en décembre dernier. Finalement, j'allai, il y a quelque temps, à la Maison-Blanche pour répondre à une invitation de M. Churchill. Au cours de cette visite, je ne vis M. Roosevelt que pendant quelques instants.

Pendant la dernière guerre, j'étais déjà un fervent adepte de la coopération internationale ; j'ai prôné la Ligue des Nations, une Cour Internationale et j'avais mis beaucoup d'espoirs en la Conférence Economique de Londres ; j'étais partisan d'une action énergique entreprise de concert avec les autres démocraties, lorsque le Japon envahit la Mandchourie, lorsque l'Italie frappa l'Ethiopie et lorsque les soldats de Hitler marchèrent en Rhénanie.

Au cours de ces dernières années, constatant que la politique étrangère du Président était conforme à mes principes, j'ai donné mon accord et l'ai manifesté avec sincérité. Toutes les fois que j'ai relevé des divergences, je l'ai également exprimé avec franchise.

Aucune convention entre le Président et moi ne m'a jamais obligé à faire telle déclaration ou bien à m'abstenir d'exprimer une opinion quelconque.

●

Etes-vous disposé à entrer au service du gouvernement ? Dans l'affirmative, quel est, à votre avis, le domaine dans lequel votre collaboration s'avérerait le plus utile ?

En automne dernier, le gouvernement australien m'invita à visiter ce pays. Monsieur Casey, ministre d'Australie en Amérique, se mit en contact avec le Président, afin d'obtenir du gouvernement l'autorisation pour moi de répondre à son invitation. (Naturellement j'aurais effectué le voyage à mes frais, en qualité de simple citoyen.)

Sur ce, le Président m'adressa une lettre très aimable. Cela se passait juste avant l'affaire de Pearl Harbour. Il m'invitait d'aller le voir au cours de mon prochain passage dans la capitale. Quand je reçus la missive présidentielle, le Japon avait déjà déclenché son attaque.

Voici le texte de ma réponse :

« Mon cher Président :

« Je vous félicite chaudement pour votre discours de mardi soir.

« J'ai bien reçu votre lettre du 5 décembre et vous remercie pour son contenu. Vu l'attaque japonaise, je me trouve dans l'impossibilité d'envisager pour le moment un déplacement en Australie. Peut-être un pareil voyage serait un tort.

« Je serai à Washington lundi prochain, et si vous avez un instant de libre ce jour-là, je vous saurais gré de bien vouloir me faire savoir par l'un de vos secrétaires à quelle heure je pourrai venir vous voir. Mais dans le cas où vous serez surchargé de travail, je vous prierai de ne point prendre en considération ce qui précède.

« En prévision de l'impossibilité de vous rencontrer lundi, je voudrais, quand même, vous communiquer ce qui suit : dernièrement, un certain nombre de gens, des amis à vous, m'ont suggéré que, dans plusieurs domaines, vous pourriez avoir besoin de mes services, vu les circonstances particulièrement graves que traverse notre pays. Etant donné que cette question a été soulevée devant moi, j'ai bien peur que les mêmes gens vous en aient touché un mot.

« En ce moment, vous êtes surchargé par le poids d'une tâche surhumaine, et il est clair pour n'importe qui que vous accompliriez plus facilement votre devoir, si vous avez la possibilité de choisir en toute liberté vos collaborateurs et vos conseillers, sans considérer autre chose que le bien public.

« Ce que j'essaye de m'exprimer, un peu rudement, je le crains, car ce n'est pas facile, est ceci : si l'on vous fait d'autres suggestions à mon sujet, je vous prie de les écarter.

« Vous portez une responsabilité très lourde et je m'en voudrais d'ajouter un poids quelconque à ce fardeau. Même si j'offrais mes services dans le seul but de travailler pour le bien commun, j'aurais l'air de vouloir m'imposer à votre attention. Car je n'ai point besoin de faire une profession de foi : tout Américain est anxieux de servir. »

J'ai cité cette lettre uniquement pour illustrer mon attitude en ce qui concerne mon éventuel emploi au service du gouvernement. J'ai expliqué au Président et à ses conseillers que je ne désire pas le moins du monde être associé à l'administration, parce que je ne veux pas être privé de mon droit de critique.

Mais j'ai également déclaré solennellement au Président que si jamais la situation évolue de sorte que mes services deviennent indispensables, soit en raison de mon expérience, soit à cause du fait que j'étais son adversaire aux élections, je suis prêt à entrer en fonctions.

Lorsque j'étais à la Maison-Blanche, M. Churchill me demanda si j'allais faire partie du gouvernement. J'attirai son attention sur la différence entre les systèmes constitutionnels anglais et américain. En Grande-Bretagne, un leader de l'opposition qui accepte un portefeuille de ministre demeure libre de proclamer publiquement ses divergences avec le Cabinet.

Je posai la question à M. Churchill. « Auriez-vous accepté de faire partie du Cabinet Chamberlain, si par ce fait vous vous étiez considéré comme obligé de taire vos propres opinions ? » Evidemment je ne songe même pas à répéter sa réponse.

Quelles sont vos intentions au sujet des élections de 1944 ? Vous présenterez-vous comme candidat ?

On m'a posé cette question plusieurs fois. J'y réponds toujours de la même façon : 1944 est loin, très loin. Il ne s'agit pas de deux années du calendrier seulement. D'ici là, des événements imprévus pourront se produire. Personne ne peut prédire dans quelle situation nous nous trouverons à cette date.

J'ai posé ma candidature à la présidence une seule fois dans ma vie. Je l'ai fait parce que j'entretenais certaines convictions, et que j'avais l'intention, en cas de réussite, d'en appliquer les principes. Si je constate qu'on néglige la conduite de la guerre, qu'on fait naufrager notre système économique et que tout espoir d'un monde meilleur s'évanouit, alors j'espère que j'aurai mon mot à dire aux élections de 1944.

Car ces choses-là me tiennent à cœur, et j'ai l'intention de combattre pour ce qu'elles représentent. Si je poserai ma candidature ? Je n'en sais pas plus que vous, mais je tiens à déclarer que je ne suis à la tête d'aucune organisation politique et qu'il n'est pas dans mes intentions d'en créer une.



Au cours de son séjour à Londres, M. Wendell Willkie a effectué une tournée dans les abris antiaériens de la capitale britannique. Sur notre photo, on voit M. Willkie qui s'apprête à quitter le ministère de l'Intérieur, coiffé du casque d'acier. M. Herbert Morrison tend au leader américain un masque à gaz.

N'existe-t-il aucune charge officielle qui vous intéresse à part celle de Président de la République ?

Non. C'est le seul poste qui permette à un homme de mettre en application ses principes fondamentaux, nationaux et internationaux. Je n'ai jamais été amateur de postes officiels.

●

Considérez-vous que les partisans du « New Deal » sont en train d'essayer d'organiser une révolution sociale et économique, profitant de ce que l'attention de toute la nation est tournée vers la guerre ?

Oui, cette tentative existe dans une certaine mesure. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il est tellement difficile d'exécuter un programme de guerre avec le concours général de toute la nation, tendant vers un but identique.

●

On raconte avec insistance à Washington que les isolationistes, républicains et démocrates se sont solidarisés afin d'assurer une paix « sage » et « démocratique ». Que pensez-vous de cela ?

J'espère que tous, y compris les congressistes démocrates et républicains, auront abandonné, à l'heure actuelle, l'isolationisme. Les bombes japonaises lâchées sur Pearl Harbour ont définitivement coulé cette attitude. La seule chance pour une paix sage et démocratique réside dans une vision globale du monde, pris dans son ensemble.

●

Pensez-vous que Donald Nelson est l'homme qu'il faut, à la tête de la production nationale de guerre ?

Le gouvernement a perdu un temps précieux avant de se décider à admettre le principe d'une organisation autonome pour la production de guerre, placée sous l'autorité illimitée d'un seul homme. Finalement, par la nomination de Donald Nelson, une grave erreur de jugement a été amendée. Nelson sait parfaitement bien que nous devons rattraper le temps perdu, que chaque arme fabriquée cette année en vaut dix fabriquées l'année prochaine. A mon avis, rien n'est plus vrai que sa déclaration : « Cette année — 1942 — est l'année critique en ce qui concerne l'existence (*l'existence*, vous entendez bien) des Etats-Unis. »

●

Le rapport Roberts fait retomber toute la responsabilité de l'affaire de Pearl Harbour sur le général Short et sur l'amiral Kimmel. Pensez-vous que les milieux militaires de Washington doivent également être blâmés ?

Oui. Après tout, les communications ne sont pas à sens unique. Washington prévint le général Short et l'amiral Kimmel du danger d'une déclaration de guerre. Les deux commandants, à leur tour, mirent Washington au courant des mesures qu'ils avaient arrêtées.

Ces mesures s'avérèrent insuffisantes. C'était à Washington de se rendre compte à l'avance de cette insuffisance. Si l'action s'était conclue favorablement pour nous, tout le mérite serait revenu au haut commandement ; il est donc juste qu'il n'échappe pas à la responsabilité de la défaite.

●

Pensez-vous que les Etats-Unis devraient concentrer toutes leurs énergies pour combattre le Japon, ou bien faire la guerre sur tous les théâtres ?

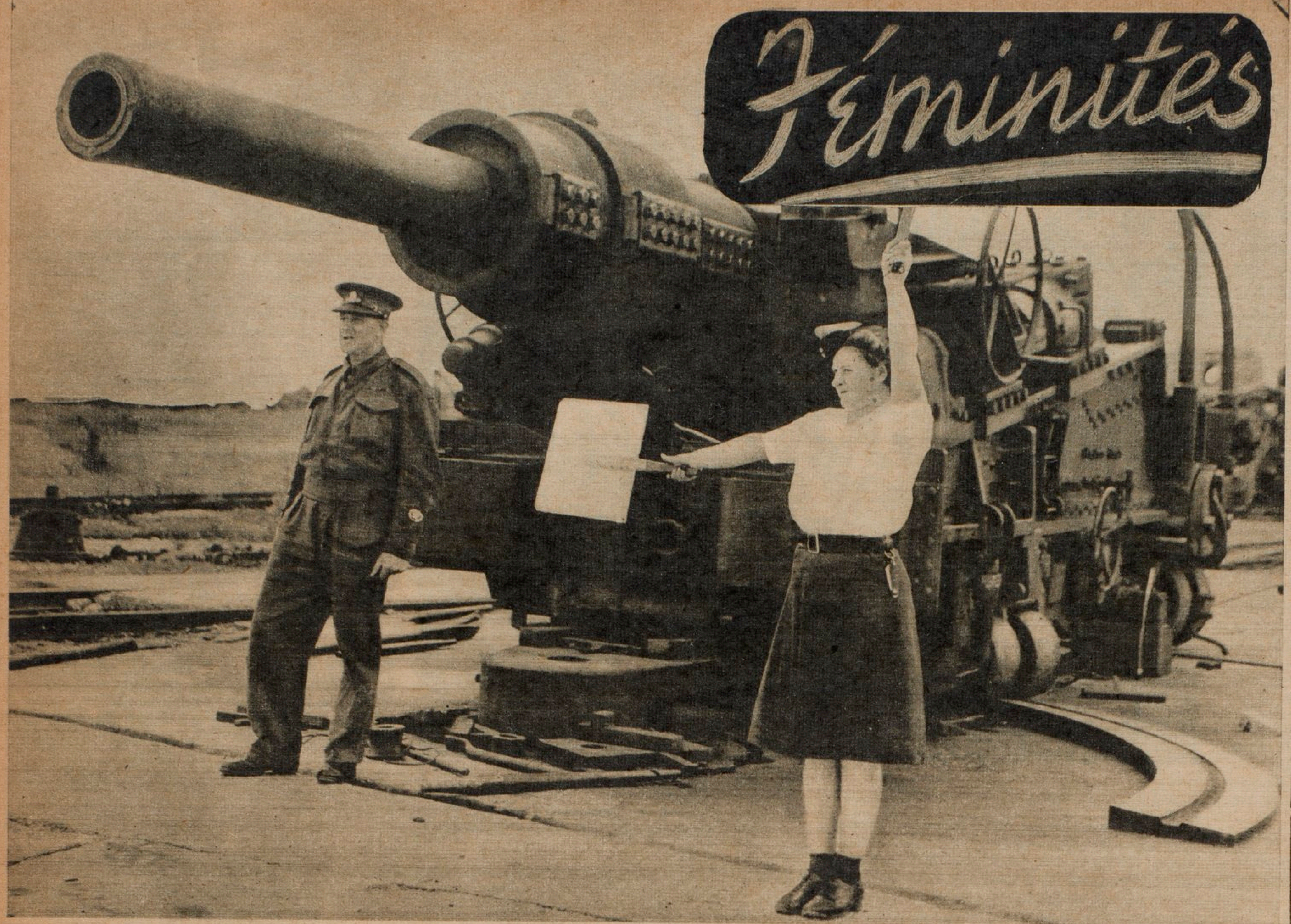
Les Nations Unies ont entrepris une guerre sans merci contre l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Par conséquent, les fronts de cette guerre sont partout dans le monde.

Les Etats-Unis doivent se tenir prêts à concentrer leurs efforts là où les stratèges pensent qu'une action majeure s'impose. Si ce point se trouve être le Japon, je réponds affirmativement à votre question. Dans le cas contraire, ma réponse est négative.

●

A Washington, on reproche amèrement aux milieux d'affaires, et particulièrement à l'industrie automobile, leur attitude indifférente à l'égard de la guerre. Qu'en pensez-vous ?

Avant Pearl Harbour, ces critiques étaient pleinement justifiées. Mais depuis le 7 décembre le Travail coopère sincèrement avec le gouvernement et il a accompli des performances remarquables.



En vue de libérer le plus grand nombre possible d'hommes pour faire la guerre, les services auxiliaires féminins de la Grande-Bretagne exécutent les tâches les plus difficiles. Voici une jeune fille échangeant des signaux avec un poste d'artillerie, sous la surveillance d'un sergent. On remarquera que les A.T.S. affectées aux services spéciaux portent un uniforme différent de celui de leurs camarades.

Par ces temps difficiles

JE ME DECIDE...

Oui, je changerai non seulement dans mon aspect extérieur, ma façon de vivre et de penser, mais aussi dans mes relations avec les autres. Je veux briser mes chaînes de traditions, de « choses qui ne se font pas », du « qu'en dira-t-on ». Je veux enfin être libre d'agir comme bon me semble...

Dans ma vie sociale :

...A ne plus accepter des invitations chez des gens qui m'ennuient et chez lesquels j'allais jusqu'à présent, simplement parce que je ne savais pas dire « non ».

...A protéger ma vie privée des indiscrets, des visiteurs indésirables et des amies crampons.

...A recevoir mes invités selon mes moyens et non pas faire des dépenses folles pour satisfaire leur goût de luxe.

...A dire toute la vérité, toujours et partout. Pourquoi me pâmer en écoutant un nocturne de Chopin si, au fond de mon cœur, j'aime mieux la musique de jazz ?

Dans mon aspect extérieur :

...A refuser toutes les sorties, si tentantes soient-elles, dès que mon miroir me fait clairement voir que j'ai l'air fatigué et quelque peu « vieillot ». Une semaine, où j'irai au lit chaque soir, vers 9 heures, me rendra tout mon éclat.

...A adopter une coiffure plate, à la Veronica Lake, seulement si j'ai un genre de femme fatale. Sinon, une bonne petite « permanente » me donnera tout de suite un air convenable et me permettra d'être toujours impeccable.

...A faire toujours très attention à mon vernis à ongles. Dès que je le verrai « craquer », je l'enlèverai immédiatement avec de l'acétone et en mettrai une nouvelle couche. Pas de « raccords ». Le résultat est toujours lamentable.

...A surveiller très attentivement la ligne de mes bas, les talons de mes chaussures, la beauté de ma lingerie, les ourlets et coutures ainsi que la propreté de mes robes. Tout cela devra être impeccable, car c'est à ces petits détails-là que l'on reconnaît une vraie élégante.

Dans mes toilettes :

...A avoir beaucoup de personnalité dans ma façon de m'habiller. Pourquoi être un modèle standard et me vêtir exactement comme tout le monde ?

...A adopter des modèles de sport, si je suis jeune, jolie et élégante, ou bien quelque chose de plus féminin, si je suis plutôt boulotte.

... A ne pas porter ce chapeau extravagant que j'ai acheté un jour, je ne sais trop comment, et qui m'a coûté une véritable fortune. Mieux vaut perdre de l'argent que paraître ridicule.

Dans ma maison :

... A avoir au moins deux sièges confortables chez moi. Rien n'est aussi désagréable que d'aller chez des gens et de ne pas savoir où s'asseoir.

...A simplifier ma vie de ménagère en adoptant des primus perfectionnés ou des fourneaux à gaz de première qualité. Comme cela le travail sera plus vite fait et je ne l'en aimerai que davantage.

...A vraiment **vivre** chez moi et non pas y être un peu comme en visite. Si j'ai envie de mettre mes pieds sur la chaise style Renaissance, eh bien, je le ferai. A quoi bon avoir des meubles si l'on ne peut pas en profiter ?

...A tenir toujours mon intérieur dans un ordre parfait, car, en général, c'est quand on s'y attend le moins que les visiteurs viennent. On se sent alors mal à l'aise et l'on éprouve une sorte de complexe d'infériorité.

ANNE-MARIE

Lettre à ma cousine

A l'aube de cette quatrième année de guerre, je ne peux m'empêcher, ma cousine, de jeter un regard en arrière. Un regard qui me conduira à cette époque heureuse et sereine où les gens et les choses, les hommes et les éléments ignoraient le déchaînement infernal des obus et de la mitraille, où l'on se contentait d'admirer un beau clair de lune au lieu de le craindre, et où le même soleil se levait tous les jours sur la même nature paisible et tranquille.

Où sont nos beaux projets de voyage d'antan et nos joyeux retours de vacances où chacun, à qui mieux mieux, avait des histoires à narrer, des anecdotes, des aventures et des mésaventures aussi et toutes sortes d'événements inopinés, fortuits, parfois surprenants, souvent imprévus et ayant toujours un caractère de surprise ? Et Monsieur qui avait guéri son foie à Vichy et Madame qu'une cure à Vittel avait transformée arboraient durant quelque temps un sourire de profonde béatitude. Et bientôt, repris par le traintrain de leur existence quotidienne et, pour ainsi dire, « réacclimatés » physiquement et moralement, se perdaient dans la foule, redevenaient comme les autres, comme ceux qui n'étaient pas partis.

Ah ! oui, ma cousine. C'étaient là des temps heureux et sans histoires où l'on pouvait tranquillement dormir sur ses deux oreilles sans faire le compte d'une nuit que l'appel de la sirène abîme irrémédiablement.

Mais sachons, tout de même, être de notre temps et ne nous lamentons pas, comme le font certaines gens, à qui cependant rien ne manque, et qui trouvent moyen de se plaindre de tout et de rien, de ce qu'ils n'ont plus et de ce qu'ils pourraient avoir, d'une légère augmentation de loyer, cependant exigée par les événements, et d'une imperceptible atténuation du goût de la farine.

Horreur et désolation, et que l'égoïsme est donc un défaut exécrable, ma cousine ! Et cependant si courant... Tellement courant que l'on en admire davantage les personnes qui se dévouent pour la cause d'autrui, qui se dépensent sans compter pour le soulagement de leurs semblables, et cela sans aucun calcul, sans attendre aucune récompense ni aucune compensation.

Autant est vilain et méprisable qui rapporte tout à soi, autant est digne d'admiration celui que rien n'arrête quand il s'agit d'être utile à son prochain.

Et en temps de paix aussi, ma cousine, que d'œuvres intéressantes à remplir et que d'âmes qui pourraient être charitables à très bon compte se repaissent dans une existence indolente et paresseuse ! Mais me voilà devenu soudain moraliste et réformateur. N'en souriez pas, ma cousine. Je connais, hélas ! mes défauts et ceux de mes semblables et parfois, comme aujourd'hui, il me vient l'envie de m'étendre sur un chapitre bien triste et bien lamentable de l'histoire de l'humanité.

Je demeure, comme toujours, votre très dévoué.

SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Samiha »

Mon adresse est : « Tante Anne-Marie », c/o Revue « Images ». Post Office Bag. Le Caire ». Votre lettre m'est parvenue, malgré l'adresse abracadabrante que vous y aviez mise. Cela ne m'a pas étonnée, car j'ai reçu dernièrement une lettre de Palestine où il n'y avait écrit que « Tante Anne-Marie. Le Caire ». C'est dire si les postes d'Egypte sont bien organisées...

Nièce « Pourquoi ? »

Peut-on jamais savoir « pourquoi » l'on aime et l'on est aimée et puis, un jour, sans savoir comment, l'amour s'en va comme il est venu ? Votre religion permet le divorce, me dites-vous. Croyez-vous que ce serait là une solution vraiment désirable ? Peut-être votre mari traverse-t-il seulement une crise sentimentale et vous reviendra-t-il ensuite, plus amoureux que jamais ? Vous devrez alors tout oublier et ouvrir bien grands vos bras à l'infidèle. Notre rôle, à nous femmes, est fait de pardon et d'abnégation, même lorsque notre cœur est brisé !

Nièce « Amenpeine »

Ma pauvre amie, votre histoire est vraiment tragique, mais elle n'est pas, hélas ! unique. En ai-je connu de ces ménages où tout allait parfaitement bien, entre conjoints !... Et puis, un jour, sans aucune raison apparente, Monsieur a quitté son épouse pour s'enticher d'une quelconque jeune fille. Si j'étais vous, je ne demanderais pas le divorce. Celui-ci n'est que la solution extrême. Soyez bonne, compréhensive, pardonnez ce qui peut n'être qu'une crise. N'oubliez pas que nous, femmes, devons comprendre et excuser les faiblesses de ceux que nous aimons. Bon courage. Ecrivez-moi souvent.

Nièce « Henriette H.H. »

Il n'y a rien à faire et votre combinaison est ruinée. Pourquoi ne la feriez-vous pas teindre en une autre couleur ? Vous pourriez alors l'employer longtemps, car ce n'est pas le moment de perdre ou de gaspiller quoi que ce soit, surtout lorsqu'il s'agit de lingerie.

Nièce « Raquéla » (Istanboul)

Je ne vois pas pourquoi vous n'épouseriez pas cet homme, simplement parce qu'il a quelques années de plus que vous. La différence d'âge n'a rien à voir dans votre cas et vous pouvez dire « oui » sans hésitation.

Nièce « Erreur »

Tous vos troubles proviennent de votre foie qui est certainement malade. Consultez tout de suite un docteur. Votre mari a raison : rien n'est aussi terrible à supporter qu'une mauvaise haleine. Votre médecin vous mettra au régime et, au bout de quelques semaines, vous vous sentirez devenir une femme nouvelle.

Nièces « Doritza, Maritza et Estéritza » (Izmir)

Je ne vois pas pourquoi vous ruineriez les plus belles années de votre vie, tout simplement parce que des commères se mettraient à jaser. Vous pouvez sortir avec des jeunes gens. Il n'y a là aucun mal, à condition, naturellement, que vous sachiez vous tenir bien avec eux. Quand les gens verront que vous vous amusez en toute innocence, ils seront bien obligés de se taire.

Nièce « Sultane »

Vous devez crémer votre visage quotidiennement, pendant au moins 15 minutes. Démaquillez-vous avant d'aller dormir, c'est essentiel. Brossez vos cheveux deux fois par jour (au moins 100 coups de brosse chaque fois). Quant à vos yeux, baignez-les le soir, avant d'aller dormir, dans une œillère remplie d'eau boriquée. Pour votre gymnastique, je regrette de ne pouvoir vous donner les mouvements ici, mais toute ma rubrique n'y suffirait pas. Si vous lisez régulièrement mes « Féminités », vous y trouverez une série d'exercices qui vous faciliteront votre tâche.

Neveu « Curieux »

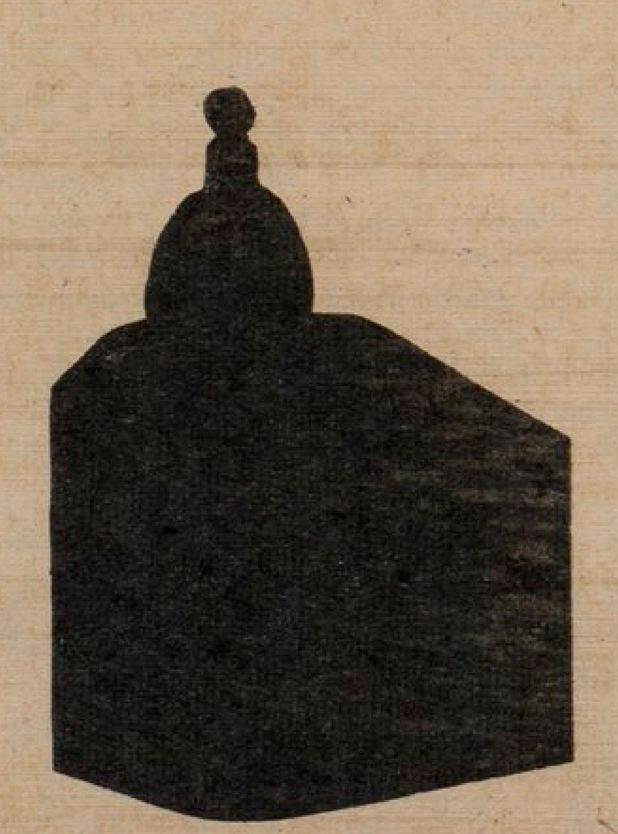
Vous ne pouvez pas obtenir une réponse dans « Images » avant une quinzaine de jours. N'oubliez pas qu'il y a, avant vous, d'autres nièces et neveux qui m'ont écrit. C'est le manque de place qui m'oblige à ne faire paraître que quelques conseils chaque semaine, d'où le retard que vous me reprochez.

TANTE ANNE-MARIE

3 ans...

déjà !

Et malgré tout, grâce à une organisation hors de pair, nous vous offrirons ...



POUR LA SAISON D'HIVER 1942-43

un assortiment, un choix de qualités, et une gamme de prix beaucoup plus vastes qu'avant-guerre.

OROSDI-BACK

Le Caire R. C. 302 *Port-Saïd*

Délassons-nous

PROBLÈME POLICIER

SUICIDE OU MEURTRE ?

Jean Rivière, un gros industriel de Marseille, a été trouvé mort, un vendredi, à l'aube, dans son appartement, où il s'était enfermé, à la suite de la chute retentissante de sa firme.

Sur le tapis, près de lui, gisait un revolver, qui avait servi à lui tirer une balle dans la tête, et qui lui appartenait. Sur sa machine portative, sur son bureau, se trouvait cette note :

Je veux en finir. Je ne puis supporter mon échec. Je me tue parce que rien ne me retient plus à la vie. Je voudrais que mon corps soit incinéré. Pierre Frondaies ou Kashimuri s'en occupera.

Son nom était écrit à la machine sous ce message. Aucune empreinte digitale n'a été relevée.

Les recherches de la police ont prouvé que seulement trois personnes sont entrées ou sorties de son appartement pendant les cinq jours qui précédèrent sa mort. C'étaient :

Pierre Frondaies, son ex-associé, qui avait annoncé publiquement que la catastrophe financière de la firme était due aux agissements de Louis Sembat.

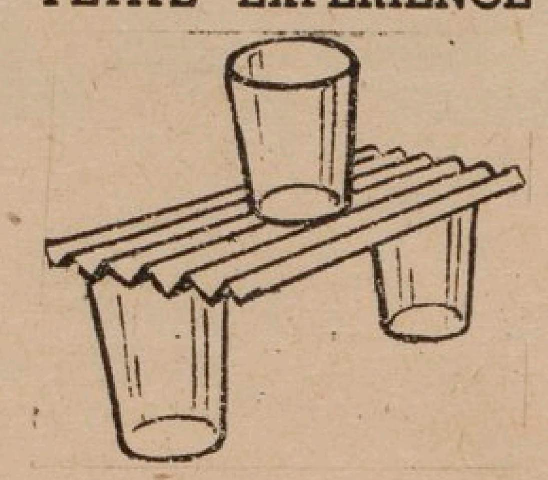
Louis Sembat, un gros client de la firme, qui a beaucoup perdu lors de la faillite et qui, auparavant, avait l'habitude de rendre visite à Jean Rivière.

Kashimuri, le fidèle domestique japonais de Jean Rivière.

Les faits suivants ont été établis par la police :

1. Après que Kashimuri eut quitté pour la dernière fois l'appartement, Pierre Frondaies et Louis Sembat ont rendu visite séparément à Jean Rivière, dans la soirée qui précéda la mort de l'industriel.
2. Pierre Frondaies et Louis Sembat savaient tous les deux que le jeudi était le jour de sortie de Kashimuri, et ni l'un ni l'autre ne fut surpris de trouver Jean Rivière seul.
3. Quand il fut questionné, au sujet des habitudes de Rivière, Louis Sembat conseilla aux policiers de s'adresser à Kashimuri.
4. Etant obligé de renvoyer son serviteur japonais, Rivière, dans un dernier mouvement de générosité, avait payé à Kashimuri son billet de retour au Japon, sur un bateau qui partait une heure avant que le cadavre fût découvert.
5. Kashimuri a demandé à Pierre Frondaies de l'aider dans ses formalités de passeport, sa connaissance de la langue française étant insuffisante.

PETITE EXPÉRIENCE



Prenez trois verres et une feuille de papier de 20 centimètres sur 30 centimètres environ. Placez deux des verres sur la table à une distance de 15 centimètres l'un de l'autre et demandez à vos amis s'ils sauraient placer la feuille de papier sur les deux verres, de telle manière qu'elle puisse supporter, en son centre, le poids du troisième verre.

Pour cela, il suffit de « plisser » le papier selon le dessin. Sa résistance sera considérable.

SIMPLE LOGIQUE

Le malade. — Est-ce que l'opération sera dangereuse, docteur ?

Le chirurgien. — Non, mais pour 300 francs, vous ne vous figurez pas que je vais vous faire une opération dangereuse ?

Savez-vous que

LE PREMIER RAID AERIEN a eu lieu il y a 93 ans ?

Le premier raid aérien de l'histoire a eu lieu il y a 93 ans, lorsque les Autrichiens bombardèrent Venise la rebelle d'une hauteur de 4.500 pieds.

L'ingénieur Franz Uchatius proposa à l'empereur d'employer des ballons chargés de bombes munies d'un régulateur qui les ferait tomber à une minute fixée d'avance par l'ingénieur.

Son projet accepté, Uchatius bâtit une flotte aérienne de 50 ballons. Il établit son quartier général sur le bateau de guerre « Volcano » et lâcha chaque jour un ballon. La première bombe explosa au milieu d'une grande rue. Cette menace inattendue, venant du ciel, sema partout la panique.

Quelques-unes des bombes se surchauffèrent au point de prendre feu et provoquèrent, en tombant, une série d'incendies. Ces raids aériens causèrent la mort de quatre personnes seulement, vingt-six furent blessées, quelques bâtiments mis en cendres par le feu... mais l'effet des bombardements sur le moral de la population fut tout à fait funeste.

Les Vénitiens, paralysés par la peur, n'osaient plus quitter leurs demeures ; le reste des Italiens, de leur côté, n'osaient pas s'approcher de la ville maudite pour la secourir. Venise faillit périr de faim. Elle était sur le point de se rendre, lorsque les raids aériens cessèrent grâce à une intrigue dressée contre Uchatius par quelques-uns de ses rivaux.

Délivrés de la « terreur de l'air », les Vénitiens s'unirent et mirent fin au siège autrichien.

LE CIMETIÈRE DES ÉLÉPHANTS

Que deviennent les cadavres des éléphants ?

Cette question a intrigué les savants depuis de longues années. Les pachydermes obéissent-ils à un instinct particulier qui les dirige, au moment de leur mort, vers quelque « cimetière d'éléphants » caché ?

Un naturaliste vient, tout récemment, de publier un mémoire dans lequel il affirme avoir trouvé la solution de cette énigme.

Les éléphants, selon lui, iraient mourir près d'un fleuve, et les crocodiles se chargeraient de faire disparaître leurs carcasses.

La raison en serait la suivante : la sénilité, chez les éléphants, se manifesterait d'abord dans la trompe. Cette dernière commence à se paralyser ; l'animal ne peut plus s'en servir pour se nourrir et pour s'arroser le corps d'eau pour se protéger des moustiques. Il se dirige alors vers une rivière pour s'y plonger. Finalement, trop faible pour remonter sur la rive, il se noie et les crocodiles le dévorent.

SOLUTION

SUICIDE OU MEURTRE ?

Jean Rivière ne s'est pas suicidé, il a été assassiné par Louis Sembat.

L'industriel n'a pas écrit le message trouvé sur son bureau, car, sachant que Kashimuri devait partir dans quelques heures, il n'aurait pas écrit que ce dernier s'occuperait de son enterrement (4).

Pierre Frondaies n'aurait pas fait cette erreur non plus, s'il avait voulu faire croire à un suicide, car lui aussi connaissait le départ imminent de Kashimuri (5), alors que Sembat n'était pas au courant (3).

D'autre part, Kashimuri ne connaissait pas assez le français pour avoir écrit la lettre (5). D'ailleurs nous savons (1 et 2) qu'il avait quitté définitivement l'appartement avant la visite de Frondaies et de Sembat.

Donc Sembat a écrit la lettre et a tué Rivière.

VICTOIRE EN ASIE...

(Suite de la page 13)

Thailand. Les objectifs d'une telle poussée que le terrain favorise particulièrement seraient de couper la route de ravitaillement terrestre que les Japonais ont construite avec tant de peine à partir de l'Indochine à travers la Birmanie. Cette action anéantirait tout plan nippon d'envahir les Indes. Elle contribuerait aussi à alléger la pression contre le flanc de la force expéditionnaire s'efforçant de prendre pied dans la Thailand du Sud. Il est évident que si les Chinois s'aperçoivent que la résistance japonaise faiblit, rien ne s'opposerait à ce qu'ils atteignent les bases nippones de Saïgon et autres en Indochine.

L'AUSTRALIE : TROISIÈME BASE D'ATTAQUE

La troisième offensive alliée partirait d'Australie. Elle se rapprocherait le plus possible de la guerre aérienne totale de demain, marquant un sensible progrès sur l'occupation allemande de la Crète. Dans ce cas, non seulement une seule, mais toute une série d'îles devraient être conquises tour à tour, avec les Philippines comme dernier objectif.

Après la prise de Timor, les forces aériennes de débarquement alliées occuperaient l'ancienne base navale néerlandaise d'Amboyna, puis la branche septentrionale des Célèbes, l'île de Ternate, jusqu'à ce qu'elles atteignent finalement Mindanao, l'île méridionale des Philippines. Les habitants de ces îles sont ces braves guerriers musulmans qui s'appellent les Moros. Les hommes du général Mac Arthur pourront certainement compter sur leur aide.

Un facteur important de réussite sera la capacité des aviateurs américains et l'organisation des tactiques d'invasion aérienne. Mais les forces navales coopéreront étroitement à la tâche, et l'occupation provisoire de ces territoires sera l'œuvre des forces australiennes.

Avec la conquête de la Thailand du Sud et la reprise des Philippines, l'on peut mieux se rendre compte de la manière dont procédera toute l'offensive. Des bases aériennes occupées dans la Thailand du Sud, et des nombreuses autres qui pourraient être rapidement improvisées, les bombardiers alliés lanceront de dévastatrices attaques aériennes contre les plates-formes qui permirent au Japon de s'emparer des riches terres de l'Asie sud-orientale.

S'étendant en un vaste arc de cercle à partir de la Thailand du Sud, les positions alliées formeraient un tremplin idéal pour la destruction rapide des bases de Bangkok, de Saïgon, de Singapour et même des ports de Java. En même temps, partant des Philippines, une offensive de bombardement aérien similaire commencerait. Elle couvrirait une zone s'étendant sur Hong-Kong, la côte indochinoise et Bornéo.

Les effets de ces bombardements sur les communications nippones seraient désastreux. Les principales bases japonaises avoisinant les Indes seraient isolées. La flotte nippone, si elle subsiste, serait contrainte de se retirer de Singapour vers les eaux métropolitaines. Coupées des centres de ravitaillement, les armées ennemies constitueraient une proie facile dans les opérations de nettoyage. Et c'est ainsi que le « Nouvel Ordre » asiatique s'effondrera avant même d'avoir existé.

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

R.C. 37994



NOS CONTES

LA CORDE

Les auteurs américains ont contribué d'une façon particulière au perfectionnement des contes et nouvelles modernes. On appréciera l'originalité en même temps que la forme de cette nouvelle américaine due à la plume de Katherine Anne Porter.

●

C'est leur troisième jour de vacances à la campagne. Il revient du village, un panier de provisions dans une main et un paquet de 24 yards de corde dans l'autre. Elle va à sa rencontre, tout en s'essuyant les mains sur son tablier vert. Ses cheveux en désordre, son nez rougi par le soleil font dire à son mari qu'elle semble déjà être une enfant de la campagne. Quant à lui, sa chemise de flanelle grise collant à sa peau et ses lourdes chaussures couvertes de poussière la font penser au type du paysan dans les pièces de théâtre.

A-t-il apporté le café ? Elle l'a attendu impatiemment toute la journée. Diable ! il l'a oublié. Il retournera au village. Oui, il y retournera, même si cela devait le tuer. Il a pensé néanmoins à tout le reste.

S'il prenait du café lui-même, il s'en serait souvenu à coup sûr. Ainsi, s'il manquait de cigarettes... A ce moment, elle voit la corde ! Pour quoi faire ? Il lui a semblé qu'on pourrait y étendre le linge, ou n'importe quoi. Aurait-il l'intention d'ouvrir une buanderie ? Ils ont déjà une corde de 50 pieds accrochée juste en face de la maison. Vraiment, ne l'avait-il pas remarquée ? C'est pourtant une tache apparente dans le paysage.

Il croit qu'une corde peut servir à divers usages. Qu'il lui dise à quoi, par exemple. Il réfléchit quelques secondes sans rien trouver. On pourrait peut-être attendre l'occasion de l'utiliser. Tant de choses sont nécessaires à la campagne. Elle l'admet ; mais en ce moment où chaque penny compte, il est étrange d'acheter encore de la corde. C'est tout. Elle n'a rien voulu dire d'autre...

Tonnerre ! il l'a achetée parce qu'il l'a voulu. Certes, c'est là une raison suffisante, mais pourquoi ne l'a-t-il pas dit depuis le début ? Voyons, ils seront certainement utiles ces 24 yards de corde ; ils pourront servir à des centaines d'usages. Pour le moment, aucun ne lui vient à l'esprit.

Evidemment, comme il dit, les choses servent toujours à la campagne. Mais elle est un peu déçue, à cause du café. Oh ! Regarde, regarde les œufs !... Mon Dieu ! ils sont tous cassés. Qu'a-t-il bien pu mettre dessus ? Ne sait-il pas que les œufs ne doivent pas être coincés ? Coincés ? Qui les a coincés, il voudrait bien le savoir ! Il les a simplement apportés dans le panier avec les autres provisions. S'ils se sont cassés, c'est bien la faute de l'épicier. Il devrait savoir qu'on ne met pas des choses lourdes sur les œufs !

Elle est convaincue que c'est la corde qui a causé le dégât. Elle l'a bien vu pendant qu'il venait sur la route : la corde formait un gros paquet au-dessus de tout le reste. Dieu est témoin qu'il n'en était pas ainsi. Il tenait la corde d'une main et le panier de l'autre. A quoi cela lui sert-il d'avoir des yeux, si c'est là le meilleur usage qu'il peut en tirer ? En tout cas, elle voit bien qu'il n'y aura pas d'œufs pour le petit déjeuner du lendemain. Il faudra les brouiller tout de suite pour le dîner, et c'est bien malheureux. Pour ce soir, elle projetait de préparer un bifteck. Elle l'aurait laissé pour le lendemain, mais, sans glace, la viande se gâtera.

Si elle ouvrait les œufs dans une assiette, elle pourrait peut-être les laisser au frais jusqu'au matin ? Au frais ! Qu'il lui indique un seul endroit frais dans la maison ! Alors il lui semble qu'elle pourrait cuisiner la viande de suite. Elle ne risque pas de se gâter pendant la nuit. L'idée l'a fait suffoquer. Manger la viande de la veille, quand ils pourraient la prendre toute fraîche. Il lui chatouille tendrement l'épaule. Cela a-t-il tant d'importance, chérie ? D'habitude, ce geste la fait se pelotonner et ronronner de plaisir. Cette fois, elle crie et est même sur le point de griffer. Il pense à lui dire qu'on pourrait sûrement s'arranger d'une manière ou d'une autre. Elle devine sa pensée. S'il lui dit que cela s'arrangerait, elle ne pourra pas s'empêcher de le gifler !

Il parvient à se contenir, mais son visage brûle. Prenant la corde, il la pose sur la plus haute étagère de la cuisine. Elle ne veut pas l'avoir à cet endroit qu'elle réserve aux bocaux et aux boîtes ; elle ne veut réellement pas que cette étagère soit encombrée par un paquet de corde. Elle a déjà supporté assez de désordre dans l'appartement en ville. Ici, au moins, il y a de l'espace et elle entend maintenir un peu d'ordre. Dans ce cas, il voudrait savoir ce que le marteau et les clous font là-haut. Pourquoi les a-t-elle mis là, alors qu'il en a besoin au premier étage pour fixer le châssis de la fenêtre ? Elle complique les choses avec son habitude de déplacer les objets et de les cacher.

Elle lui demande pardon. Si elle avait su qu'il comptait fixer les châssis des fenêtres cet été, elle aurait laissé le marteau et les clous là où il les avait placés, c'est-à-dire au beau milieu de la chambre à coucher, au risque de s'y heurter dans l'obscurité. Et maintenant, s'il n'emporte pas sa fameuse corde au dehors, elle la jettera dans le puits.

D'accord. Peut-il la mettre dans la salle de bain ? Naturellement non. Il y a déjà là des brosses et des balais. Ne peut-il trouver une place pour « sa » corde en dehors de « sa » cuisine ? Il y a sept grandes chambres dans la maison et une seule cuisine !

Il voudrait savoir ce qu'elle a ? Se rend-elle compte qu'elle devient complètement folle ? Pour qui le prend-elle ? Pour un idiot ou un fou ? Tout cela provient de ce qu'elle a besoin d'un souffre-douleur pour le tyranniser et le malmener... Sa figure change de couleur. Elle lui rappelle qu'il a oublié le café et acheté un paquet de corde inutile. Quand elle pense à toutes les choses dont ils ont tellement besoin pour rendre leur maison habitable, il y a de quoi pleurer. Elle semble terriblement triste, perdue et désespérée. Il ne peut croire que la cause n'est qu'un bout de corde. Mais qu'y a-t-il, pour l'amour de Dieu ? Oh ! peut-il sortir et rester dehors si possible pendant cinq minutes ? Mais oui, il veut bien. Il restera dehors indéfiniment si elle le désire. Mon Dieu, oui, elle ne souhaite rien d'autre que de le voir partir à tout jamais. Elle ne comprend pas ce qui le retient encore. Le moment ne pouvait être mieux choisi. La voici perdue dans une maison à moitié vide, à plusieurs milles du chemin de fer, n'ayant pas un penny en poche. Elle est surprise qu'il ne soit pas resté en ville, en attendant qu'elle aménage la maison de campagne. C'est pourtant son habitude.

Il lui semble qu'elle va un peu loin. Pourquoi diable était-il resté en ville l'été précédent ? N'est-ce pas pour faire une demi-douzaine de travaux supplémentaires, afin de gagner l'argent qu'il lui a envoyé ? Elle sait très bien qu'ils ne pouvaient autrement se payer des vacances. Oh ! il peut raconter cela à son arrière-grand'mère. Elle a idée de ce qui l'a retenu en ville. Elle a même mieux qu'une idée... Ah ! elle revient de nouveau sur ce sujet. Eh bien, elle peut penser ce qui lui plaît. Il est fatigué de donner des explications. C'est impossible de croire qu'elle prend cette vieille histoire au sérieux. Oui, oui, elle sait comment sont les hommes, et si on les laisse seuls une minute, ils sont sûrs d'être kidnappés par une femme. Naturellement, ils ne peuvent l'offenser en refusant...

A propos de quoi va-t-elle encore geindre et se lamenter ? N'a-t-elle pas déclaré elle-même que ces deux semaines passées seule à la campagne sont les plus belles qu'elle ait vécues depuis quatre ans ? Non, elle n'était pas heureuse de vivre seule à la campagne. Ce n'est pas ce qu'elle avait voulu dire. Elle était joyeuse de transformer cette maison abandonnée en une gentille habitation pour lui. N'est-ce pas de la mauvaise foi que de lui rappeler ce qu'elle a dit depuis une année pour se justifier d'avoir oublié son café, cassé les œufs et acheté un paquet de corde qui grève inutilement leur budget ? Il est grand temps de mettre fin à la discussion. Tout ce qu'elle lui demandait, c'est de ne plus l'encombrer avec « sa » corde et de se rendre au village lui acheter du café. S'il s'en souvient, il pourrait lui apporter aussi deux tringles pour les rideaux, une paire de gants en caoutchouc — ses mains s'abîment au contact de l'eau — et une bouteille de magnésie.

Il regarde la longue route inondée de soleil, s'essuie le front et promet en soupirant qu'il sera de retour dans une minute. D'ailleurs, n'avait-il pas dit lui-même depuis le premier moment qu'il comptait retourner au village ? Oh ! oui, certainement... vas-y. Elle lavera les fenêtres — la campagne est si belle — puis elle sortira les matelas...

Avant de s'en aller sur la route, il veut lui expliquer qu'ils ne sont à la campagne que pour quelques jours. Ne garde-t-elle pas un seul souvenir agréable des autres vacances ? Ne se sont-ils jamais amusés ? Elle n'a pas le temps d'en parler en ce moment, mais se décidera-t-il enfin à enlever cette corde à laquelle elle risque de s'accrocher ? Il l'enlève — elle a dû glisser de la table — et se met en marche, le paquet sous le bras.

Eh bien, il va tout simplement lui chercher son café. Une marche de quatre milles pour deux livres de café. C'est ridicule, mais il est parfaitement disposé à s'exécuter. Le café l'a littéralement transformée en épave.

S'il croit que c'est le café qui l'a menée au point où elle en est, elle s'en félicite : sa conscience est bien complaisante. Il n'a que faire de ses félicitations. Il n'entend pas, en tous cas, devenir l'esclave de la maison. Les fenêtres et les matelas pourraient bien attendre à demain. Elle pâlit, sa figure devient livide ; elle lui rappelle que les soins du ménage lui incombent autant qu'à elle-même. D'accord, ne l'a-t-il pas toujours aidée pendant les vacances ? Réellement, il l'a aidée ? Quand et comment ? Dieu, quelle plaisanterie !

La plaisanterie était si bonne que son visage devient pourpre et elle éclate de rire. Elle rit si nerveusement que cela finit par un flot de larmes. Il s'élance vers elle et essaie de la calmer en lui aspergeant le visage d'eau. Elle se contorsionne et lui enjoint de prendre sa corde et d'aller au diable. Elle en a assez. Quelques secondes après, il entend ses talons claquer sur l'escalier.

Il réalise soudain qu'il a une ampoule au talon et que sa chemise semble être en feu... Les choses avaient si brusquement éclaté... Elle s'est transformée en furie à propos d'un rien. Quelle femme terrible ! Pas une once de raison. Que faire maintenant ? Il prendra la corde et l'échangera contre autre chose. Imaginez quelqu'un plus préoccupé par un paquet de corde que par les sentiments d'un homme. Il se souvient de tous ces objets inutiles qu'elle acheta pour elle-même. Pourquoi ? Parce que je l'ai voulu, tout simplement. Il choisit une grosse pierre sur la route et dépose au-dessous son paquet de corde. A son retour, il le cachera dans la boîte à outils...



....

Elle l'attend sur la route, près de la boîte aux lettres. Il est tard, son visage est jeune et frais. Dès qu'elle l'aperçoit, elle lui fait signe de loin et il presse le pas. Elle lui crie que le souper l'attend. A-t-il faim ? Oui, il a terriblement faim. Voici le café, et il le lui tend. Elle regarde l'autre main : c'est encore la corde. Il voulait l'échanger, mais il a oublié. Tant mieux, puisqu'il y tenait. L'heure n'est-elle pas douce ? C'est tellement agréable d'être là, en pleine campagne ! Ils marchent côte à côte, se tenant par la taille. Ils échangent des sourires. Ce café ! Il sent qu'il lui a apporté un présent précieux.

C'est un amour, elle le croyait fermement. Si elle avait pris son café le matin, elle ne se serait pas conduite de cette façon ! Un merle venait de s'installer dans le pommier ; il chante tout seul. Peut-être a-t-il été abandonné par son amie. Elle espère l'entendre encore une fois, car elle aime les merles. Il sait comment elle est, n'est-ce pas ? Bien sûr, il sait comment elle est !...

Cinéma ROYAL

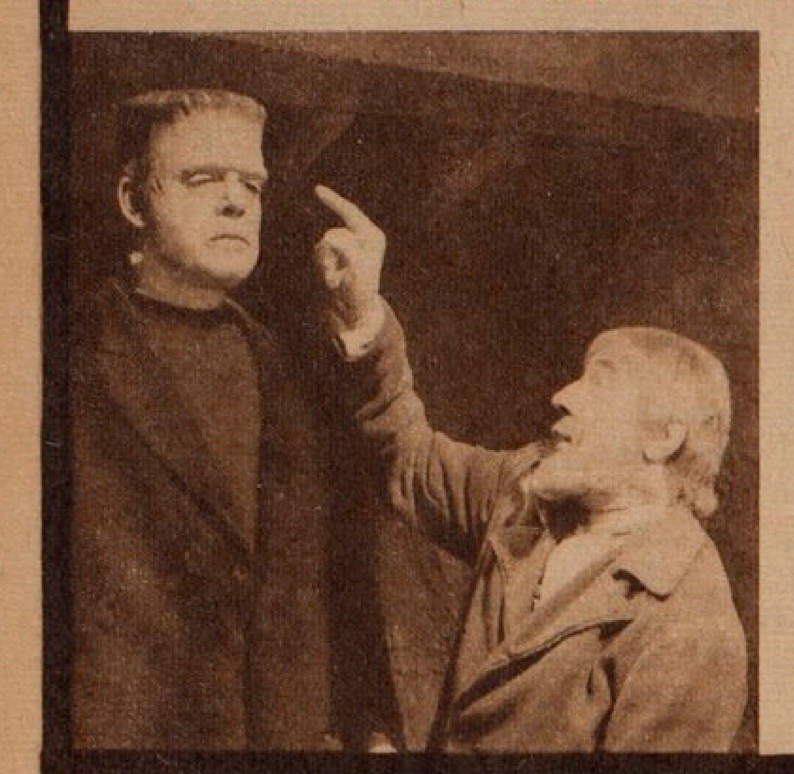
Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 31 AOUT AU DIMANCHE 6 SEPTEMBRE
UNIVERSAL PICTURES présente

Lon CHANEY * *Evelyn* ANKERS * *Ralph* BELLAMY

dans

The GHOST of FRANKENSTEIN



Le Chef-d'Oeuvre de l'Angoisse !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.





Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 31 AOUT AU DIMANCHE 6 SEPTEMBRE
UNIVERSAL PICTURES présente

Elizabeth BERGNER * *Randolph* SCOTT * *Gale* SONDERGAARD

dans

"PARIS CALLING"

Une réalisation dramatique poignante, qui se classe aisément en tête de tous les drames issus des événements actuels !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Lundi, Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 1er AU LUNDI 7 SEPTEMBRE
UNIVERSAL PICTURES présente

THE ANDREWS SISTERS

Jane FRAZEE * *Gloria* JEAN * *Robert* PAIGE

dans

WHAT'S COOKING



Du rire et de la musique !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

